NUMÉRO 104 12 AVRIL 1952

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Illinois U Library

THEATRE DES CAPUCINES

LOCATION OPÉ 17-37 ✱ MÉTRO OPÉRA-MADELEINE

39, Bd DES CAPUCINES

RENEE DEVILLERS

LYSIANE REY

MAURICET

ET

PAULINE CARTON

DANS

MON MARI et TOI

comédie en 3 actes de ROGER FERDINAND

mise en scène par LOUIS DUCREUX

décor de CARLHIAN d'après un dessin de YVES BONNAT

AVEC

MICHEL FRANÇOIS

ROBERT SELLER

PAUL BORDES

ET

GEORGES GREY

TOUS LES SOIRS A 21h SAUF LE JEUDI MATINEE DIMANCHE A 15h

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec

FRANCE-ILLUSTRATION

Le Monde Illustré

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS-9e

Henriette. Le Docteur.

Nicole. Henriette.

Villeneuve. Nicole. Jean.

1 LE DOCTEUR. — *A mon avis, c'est tout bon nement un anxieux, victime, comme nous l sommes tous, du retour d'âge.* (ACTE I.)

2 NICOLE. — *N'exagère pas. Je leur fais plaisi tout au plus !* (ACTE I.)

3 VILLENEUVE, scandalisé. — *Pas un mot, t'en prie !* (ACTE III.)

4 Ils ont roulé à terre. Nicole a finalement dessus après une lutte serrée. (ACTE III.)

5 Mme MÉZELIN. — *Et maintenant assez d'e fantillage. Rendez à ma fille la clef de chambre, je vous prie.* (ACTE III.)

Jean. Nicole.

Nicole. Villeneuve. Mme Mézelin.

MON MARI ET TOI

Comédie en 3 actes
de ROGER-FERDINAND

Cette œuvre a été représentée pour la première fois à Paris le 30 Novembre 1951 au Théâtre des Capucines dans une mise en scène de LOUIS DUCREUX, un décor de H. de CARLHIAN et avec la distribution suivante :

Henriette	*Renée DEVILLERS*
Sosthène	*Paul BORDES*
Professeur Tourbière	*Robert SELLER*
Jean	*Michel FRANÇOIS*
Villeneuve	*MAURICET*
Nicole	*Lysiane REY*
Mme Mézelin	*Pauline CARTON*
Daquinet	*Georges GREY*

Tous droits réservés pour tous pays. y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by ROGER-FERDINAND.

Supplément au N° 339 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

ACTE PREMIER

Aujourd'hui, à Paris. Un salon luxueusement aménagé, avec beaucoup de livres et de fleurs.

Mme Villeneuve est assise devant son secrétaire. Elle termine une lettre, ou vérifie des comptes. De temps à autre, elle prête l'oreille. On la devine attentive à ce qui se passe dans la pièce voisine. Le téléphone sonne. Elle décroche.

HENRIETTE. — « Allo ?... C'est moi... Bonjour Madeleine. *(Un temps.)* ... Tu es gentille d'avoir pensé à moi. Quand pars-tu pour Biarritz ? Demain ? Par la route ?... Et tu reviens ? Dans huit jours... Quel dommage ! J'aurais été si heureuse de t'accompagner... Je sais. Je t'avais dit de me prévenir. J'ai en effet besoin d'aller là-bas pour y surveiller les travaux de notre villa. Malheureusement mon mari ne va toujours pas. J'espère que ça n'est pas grave, mais comment le laisser seul ici ?... Mais moi aussi, je regrette, Madeleine... Nous avons si peu d'occasions de nous voir. Dans tous les cas, mille fois merci... C'est cela, à ton retour... Au revoir. » *(Elle a sonné et repris ses occupations. Sosthène est entré.)* Dites à M. Jean qu'il ne parte pas sans me voir.

SOSTHÈNE. — Il est allé au kiosque.

HENRIETTE. — Dès qu'il remontera vous lui direz que j'ai à lui parler. Vous ferez vos courses aussitôt après. N'oubliez pas le pharmacien.

SOSTHÈNE. — C'est inscrit, madame.

HENRIETTE. — Ou plutôt non, vous attendrez l'ordonnance. Je vous rappellerai.

SOSTHÈNE. — Bien, madame.

Sosthène s'est retiré tandis que le Professeur Tourbière, médecin des hôpitaux, homme aimable et désabusé, est sorti de la chambre.

HENRIETTE. — Alors, docteur ?

LE DOCTEUR. — Il se rhabille.

HENRIETTE. — Comment le trouvez-vous ?

LE DOCTEUR. — Pas mal, à l'auscultation.

HENRIETTE. — Rien de grave ?

LE DOCTEUR. — Pour le moment, je ne le pense pas.

HENRIETTE. — Votre diagnostic ?

LE DOCTEUR. — Je n'en sais guère plus long que vous. Je cherche.

HENRIETTE. — Il a perdu cinq kilogs depuis six mois !

LE DOCTEUR. — Je sais.

HENRIETTE. — Il ne mange plus. Il ne dort plus.

LE DOCTEUR. — Je ne comprends pas.

HENRIETTE. — Il y a une raison à cela ?

LE DOCTEUR. — Médicalement, je n'en vois aucune.

HENRIETTE. — Vous avez bavardé ?

LE DOCTEUR. — Naturellement.

HENRIETTE. — Il vous a décrit ses malaises ?

LE DOCTEUR. — Dans le détail, madame.

HENRIETTE. — Vous avez pu constater sa mine ?

LE DOCTEUR. — Elle n'est pas très bonne, en effet !

HENRIETTE. — Son regard a dû vous frapper ? Son teint ? Sa voix ?

LE DOCTEUR. — Pas tellement.

HENRIETTE. — En somme, vous le trouvez en bon état ?

LE DOCTEUR, *qui s'est assis et commence une ordonnance.* — Relativement. Avec un rein droit peut-être légèrement descendu comme celui de beaucoup de gens. Un peu de tension, mais c'est normal à son âge. Et vous, madame, vous allez bien ?

HENRIETTE. — Mais il ne s'agit pas de moi, docteur !

LE DOCTEUR, *machinalement.* — Je sais !

HENRIETTE. — En somme, vous savez tout sauf ce qu'il a ?

LE DOCTEUR. — A mon avis, c'est tout bonnement un anxieux, victime comme nous le sommes tous du retour d'âge.

HENRIETTE. — Vous parlez pour vous !

LE DOCTEUR, *qui répare.* — Bien entendu.

HENRIETTE. — Il y a des remèdes, je suppose ?

LE DOCTEUR. — On peut lui faire avaler quelques saloperies anodines, ne serait-ce que pour lui donner l'illusion qu'on s'occupe de lui. Une radio si vous voulez. Elle ne nous apprendra rien. Il faut attendre. C'est hélas tout ce que je puis vous dire de précis.

HENRIETTE. — C'est peu.

LE DOCTEUR. — Je ne suis que médecin.

HENRIETTE. — Vous connaissiez l'activité débordante de mon mari, ses succès au Palais, sa puissance de travail ? Comment expliquer cette désaffection soudaine pour une profession qu'il adore ?

LE DOCTEUR. — Appelons cela un affaissement général sans gravité apparente.

HENRIETTE. — Dont vous ignorez la cause ?

LE DOCTEUR. — Vous-même n'avez aucune idée, madame ?

HENRIETTE. — Je compte sur vous pour m'éclairer !...

LE DOCTEUR. — Vous qui vivez avec lui en savez certainement plus long que moi, qui ne puis avoir qu'une très vague impression.

HENRIETTE. — Confiez-la moi !

LE DOCTEUR. — Est-ce bien utile ?

HENRIETTE. — Je pense bien.

LE DOCTEUR. — Vous y tenez beaucoup ?

HENRIETTE. — Je suis sa femme. Je veux savoir.

LE DOCTEUR. — Cette manie de vouloir toujours aller au fond des choses !

HENRIETTE. — Il le faut, docteur ! Peut-être a-t-il été frappé par ses récents insuccès au barreau ?

LE DOCTEUR. — Ses insuccès découlent de son état. Ils sont le résultat et non la cause. Tout cela forme un complexe qu'il est très difficile de définir au cours d'un premier examen. *(Un léger temps.)* Je dois revenir ?

HENRIETTE. — C'est vous qui savez !

LE DOCTEUR. — Vous me ferez signe un peu plus tard, si ça ne s'arrange pas.

HENRIETTE. — Pas trop tard autant que possible ?

LE DOCTEUR, *machinalement.* — Espérons-le !

HENRIETTE. — Vous êtes toujours à Lariboisière ?

LE DOCTEUR. — J'ai repris mon service il y a deux mois, après un long repos.

HENRIETTE. — Vous avez été souffrant vous aussi ?

LE DOCTEUR, *sans intention.* — C'est-à-dire que j'ai moi-même été victime, il y a un an, d'un effondrement identique. Mais moi j'étais célibataire et d'ailleurs ça s'est arrangé.

HENRIETTE. — Vous vous êtes marié ?

LE DOCTEUR. — Pas même. J'avais à l'époque une maîtresse adorable — qui me quitta un beau matin. C'était une Chinoise. A l'époque, nous fréquentions à l'Ambassade. Des yeux particuliers, tout en longueur. Une peau originale...

HENRIETTE, *intriguée.* — De Chinoise, j'entends bien... Et après ?

LE DOCTEUR. — Un beau matin, sans crier gare, elle s'est envolée pour Shanghaï avec un jeune attaché, et, au lendemain de cette rupture, j'ai été, moi aussi, lamentable. Le bistouri ne me tenait plus dans les mains. Ça a duré six mois. Et puis, un jour, fort heureusement, j'ai été appelé au chevet d'une Roumaine charmante. Dieu merci, elle m'a remis en selle. Tout cela n'a d'ailleurs rien à voir.

HENRIETTE, *après un léger temps de surprise.* — Il n'y a pas de Chinoise que je sache, dans la vie de mon mari ?

LE DOCTEUR. — Mon Dieu ! Madame ! Des Chinoises, il y en a dans toutes les vies, si nous appelons Chinoises tout ce qui détermine nos activités pour le meilleur et pour le pire. *(Avec un sourire de contentement :)* Fort heureusement, il y a des Roumaines aussi pour nous sortir de là... *(Il s'est levé.)* J'en ai déjà beaucoup trop dit. *(Il s'incline.)* Mes hommages, madame.

HENRIETTE, *qui le retient.* — Si je comprends bien, mon mari avait une maîtresse ? C'est cela ?

LE DOCTEUR. — Permettez. Je n'ai pas dit.

HENRIETTE. — Pardon. Et, en plus, vous trouvez cela normal, probablement ?

LE DOCTEUR. — Ceci est affaire privée. Je n'ai pas à donner mon avis.

HENRIETTE. — Mais j'ai, moi, à donner le mien. Et si les hommes sont ainsi faits qu'il leur faut des Chinoises, Roumaines ou Polonaises, grand bien leur fasse. Je garde la seule prétention de ne pas laisser basculer mon foyer à la faveur de toutes ces fantaisies. Vous n'y voyez aucun inconvénient, je pense ?

LE DOCTEUR. — Vous m'avez appelé en consultation ! Je fais de mon mieux.

HENRIETTE. — Moi aussi ; je défends mon foyer. J'en ai le droit et le devoir. Et si je n'ai pas le choix du remède et qu'il faille en passer par la Chine, nous voyagerons docteur, soyez tranquille !

LE DOCTEUR. — La Chine, en l'espèce, n'est pas en cause.

HENRIETTE. — J'appelle, moi, la Chine, tout ce qui n'est pas le chez soi.

LE DOCTEUR. — Vaste monde, en effet !

HENRIETTE, *précise.* — En somme, c'est un drame sentimental qui a causé ce lamentable effondrement. Mon mari vous l'a confié ? Dites ! J'ai la tête solide et je suis en excellente santé.

LE DOCTEUR. — Je ne dis pas qu'il me l'a dit. Je dirai même que s'il l'avait dit, il m'aurait dit de ne pas vous le dire. *(Il s'aperçoit de sa gaffe.)* Voyez, madame, on a toujours tort de parler.

HENRIETTE. — Quand j'étais jeune mariée, ma réaction aurait été différente sans doute. Au bout de vingt ans, quand on a un grand fils et un avenir à assurer, on est un peu moins folle, hélas ! ou Dieu merci !

LE DOCTEUR. — J'en suis heureux pour vous, madame. *(Un léger temps.)* Et pour lui.

HENRIETTE. — Et cette Chinoise, Docteur, vous savez qui c'est ? Vous l'avez questionné ? Il vous a confié ses malheurs ? Ayez un peu de courage. Moi j'en aurai, je promets. Et je sais garder les secrets.

LE DOCTEUR. — Ne me questionnez pas. Vous m'obligerez.

HENRIETTE. — Je suis prête à prendre devant vous l'engagement de garder pour moi la confidence. Nous devons le sauver d'abord, l'enjeu est considérable.

LE DOCTEUR, *embarrassé.* — Alors, madame, tout à fait entre nous — au point où nous en sommes — puisque nous en sommes à ce point-là — et compte tenu de votre promesse qui me crée des obligations, — ce que je crois savoir — je dis « Je crois », je ne dis pas « Je sais », c'est que la Chinoise en question — si Chinoise il y a — serait plutôt — je suggère — une femme qui fréquentait ici et s'est, elle aussi, envolée pour un quelconque Shanghaï — simple image pour mieux situer le cas — et dont la présence était peut-être le stimulant, le piment, l'aiguillon, si vous le voulez bien, mieux encore, le moteur qui faisait avancer la voiture. Plus de courant. Plus de démarrage. C'est classique. Je me borne à vous guider dans vos recherches, puisque vous l'avez exigé. C'est cela ou c'est autre chose, comme en médecine, n'est-ce pas ?

HENRIETTE. — Mais c'est cela ?

LE DOCTEUR. — Ça peut l'être. Je n'en sais rien.

HENRIETTE. — Je vous remercie.

LE DOCTEUR. — Si j'ai pu vous être agréable, ou tout au moins utile, j'en suis ravi, madame. De toute façon, c'est vous le vrai médecin de cette histoire et si je peux me permettre un dernier conseil, n'empoisonnez pas davantage votre mari. Il l'est suffisamment. Quand un homme a le malheur de vouloir être heureux à tout âge et à tout prix... c'est très cher, très fâcheux et très embêtant pour tout le monde, même pour le médecin quelquefois. *(Il s'est incliné.)* Mes hommages, madame.

C'est alors qu'est entré Jean, le fils de la maison. C'est un jeune homme de vingt ans, sportif et sympathique, étudiant le droit et secrétaire accidentel de son père.

JEAN, *gaiement.* — Bonjour, ma mère.

HENRIETTE. — Bonjour, ma honte. *(Au docteur :)* Figurez-vous qu'il y a six mois, il voulait se marier et qu'à trente-neuf ans, je risquais, moi, d'être grand'mère. *(Elle les présente :)* Professeur Tourbière. Mon fils.

JEAN. — Unique. Bonjour, maître.

HENRIETTE, *au docteur.* — Je ne vais tout de même pas, pour une Chinoise, sacrifier l'avenir de ce grand garçon.

JEAN, *surpris.* — Une Chinoise ? Depuis quand ?

HENRIETTE. — Ne te mêle pas, toi !

JEAN, *de bonne foi.* — Mais je n'ai jamais connu de Chinoise ! Je le jure.

HENRIETTE. — Pas de question, tu veux ?

JEAN. — Mon Espagnole me suffit.

HENRIETTE. — Garde tes confessions !

JEAN. — Toi, maman, je t'adore.

HENRIETTE. — Moi aussi hélas, mais c'est une faiblesse que je me pardonne difficilement.

JEAN. — Et le paternel, maître ? Vous allez nous le retaper, le pauvre vieux ?

HENRIETTE, *sévèrement.* — Jean, ton langage ?

JEAN. — Le moteur ne tourne pas rond ?

LE DOCTEUR. — Ça doit s'arranger.

HENRIETTE, *dans un soupir.* — Une Chinoise ?... Ça, c'est un comble !

LE DOCTEUR. — J'aurais dû m'en douter. Vous voilà nerveuse !

HENRIETTE. — Pas le moins du monde. Mais que vous osiez me dire que pendant un an vous avez tout planté là, incapable de recherche et d'effort parce que votre Egérie n'était plus à vos ordres... Pour une femme qui prend un beau matin, avec l'Ambassadeur, un avion pour Shanghaï !... C'est drôle, avouez !

LE DOCTEUR. — Vous m'aviez prié de vous établir un diagnostic. Je l'ai fait, sur vos instances, avec les précautions d'usage.

HENRIETTE. — Voyez-moi ces jeunes gens !

JEAN. — Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

LE DOCTEUR, *avec humour.* — C'est de moi qu'il s'agit.

HENRIETTE. — Je vous remercie, docteur, de la consultation. Elle est au moins originale.

LE DOCTEUR. — Qui sait ? Elle peut avoir son prix.

HENRIETTE, *sèchement.* — Mais elle l'aura, soyez tranquille.

LE DOCTEUR, *qui prend congé.* — Mon rôle est terminé, madame.

HENRIETTE. — Le mien commence. *(Elle lui tend la main.)* J'espère que vous n'êtes pas fâché, docteur ? Vous avez trop d'esprit pour cela.

LE DOCTEUR. — Votre franchise m'interdit toute rancune. *(Il s'incline.)* Mes hommages. *(Avant de sortir :)* Belle estampe !

HENRIETTE, *ironique.* — Elle n'est que japonaise. Permettez pourtant que je vous en fasse cadeau. A quelques détails près, ça vous rajeunira. Et il est bien dommage que mon mari ne partage pas vos goûts. Je me serais fait un devoir de décorer son cabinet. Au revoir, mon cher maître.

LE DOCTEUR, *surpris par le cadeau.* — Mais madame...

HENRIETTE, *avant de refermer la porte.* — Et vive la Roumanie, n'est-ce pas ? *(A son fils, Jean, à demi ahuri :)* Et maintenant, à nous deux ! toi ! Tu n'es pas par trop bête, j'espère. On peut te parler, oui ? Tu n'es pas dépourvu de tout bon sens ?

JEAN. — J'en ai à revendre.

HENRIETTE. — Moi aussi. A nous deux, on pourra faire fortune.

JEAN. — Tu m'as l'air bien agitée aujourd'hui ?

HENRIETTE. — Du tout. Et pourquoi le serais-je, grands dieux ?... *(Elle va et vient.)* Je suis très calme, au contraire. Et d'une sérénité qui m'étonne. Je suis olympienne, mon ami. Et presque soulagée...

Me Villeneuve est apparu dans la porte. Il est exactement funèbre et plutôt comique de gravité, à demi habillé.

VILLENEUVE. — Je cherche ma ceinture.

HENRIETTE, *sèchement.* — Dans la salle de bains. Sur la chaise...

VILLENEUVE. — Je ne la trouve pas.

HENRIETTE, *avec pitié.* — Parce que tu penses à autre chose. Mon pauvre ami !

VILLENEUVE. — Je n'arrive pas à mettre la main sur ma ceinture. Tu me réponds : « Mon pauvre ami » ! Je ne vois pas le rapport.

HENRIETTE. — Va ! C'est préférable.

VILLENEUVE. — Pourquoi : « Va, c'est préférable » ? A quoi rime ce genre de réflexion, à dix heures du matin ?

HENRIETTE. — Ne compliquons pas. Tu as assez de soucis comme ça !

VILLENEUVE. — Perds un peu l'habitude de me traiter comme un enfant.

HENRIETTE. — Si je suis maternelle, tu devrais t'en réjouir. Finis de t'habiller.

VILLENEUVE. — J'ai quand même certains titres à plus de précaution de ta part. *(Un œil sur son fils.)* Et de la sienne.

JEAN, *de bonne foi.* — Moi ? Je n'ai rien dit !

VILLENEUVE. — Tu n'as rien dit mais tu souris ! Et ça te va bien vraiment, après avoir dû redoubler ta philo, de sourire devant moi qui avais mes bachots à seize ans, et suis entré à vingt à la Conférence du stage. C'est insensé, ce langage-là !...

HENRIETTE. — Tu es injuste. Jean n'a pas soufflé mot.

VILLENEUVE. — Mais il continue à sourire. Et tu l'approuves !... Devant moi, qui suis bourré d'aspirine et ne dors pas deux heures par nuit... Et tout cela à propos d'une affaire de ceinture que depuis un quart d'heure, j'essaie de retrouver ! Tous les tiroirs sont sens dessus dessous !

JEAN. — Veux-tu la mienne ?

VILLENEUVE. — Quand je pense qu'au dehors on me traite avec déférence et chez moi, je suis un deuxième classe !... Et malade — qui plus est — ... *(En s'en allant :)* Laissez-moi rire !... *(Il s'est retourné au moment où Jean fait un signe de connivence à sa mère. Et les bras au ciel :)* Où ai-je été vous chercher tous les deux, je me le demande !

JEAN. — En ce qui me concerne, tu dois bien quand même t'en douter !

VILLENEUVE. — Ça y est. Il va me demander des comptes sur ses origines !

HENRIETTE, *qui prévient une réaction vive.* — Allons, Jean. Ne vas pas provoquer ton père, dans l'état où il est !

VILLENEUVE *fièrement, dans la porte.* — D'autant que je ne demande à personne de me plaindre. Je suis au-dessus de ça.

HENRIETTE. — Mais on te plaint quand même. *(Ironiquement :)* Va, mon chéri !

VILLENEUVE. — Ce métier de père ! Quel chemin de croix !

Et il s'éloigne.

JEAN. — Il est chatouilleux, le chéri !

HENRIETTE. — Et ça t'est bien égal ? Naturellement, tu t'en amuses ?

JEAN. — Qu'est-ce qu'il a au juste ?

Villeneuve fait une seconde entrée aussi piteuse que la première.

VILLENEUVE. — Je m'excuse, Henriette, mais ma ceinture n'est pas sur la chaise.

HENRIETTE. — Demande à Anna !

VILLENEUVE, *d'une voix forte.* — Anna !

JEAN, *plus fort.* — An-na !

VILLENEUVE. — Inutile de l'appeler deux fois et surtout de crier. *(Il rappelle d'une voix de tonnerre :)* Anna !... *(Pas de réponse.)* Elle est sortie, comme par hasard !

HENRIETTE. — Attends qu'elle rentre. Et j'y pense, ne sors pas sans m'avoir donné un peu d'argent. J'ai des paiements à faire aujourd'hui.

VILLENEUVE, *avant de s'éloigner.* — Une machine à signer des chèques. Voilà ce que sont les maris !

Il sort après avoir jeté un coup d'œil sur son fils qui riait et rectifie la position.

JEAN. — Pauvre coco !

HENRIETTE. — N'appelle donc pas ton père coco. Ça ne fait pas faire un pas à la question. Réponds plutôt aux miennes. Tu es heureux ici, oui ?

JEAN. — Sans vous deux, ça irait.

HENRIETTE. — Charmant !... Quand auras-tu fini ton droit ?

JEAN. — Dans deux ans, si je ne me fais pas étendre. Ça m'étonnerait.

HENRIETTE. — Tu as toujours l'intention de prendre la suite de ton père ?

JEAN. — Si le jeu en vaut la chandelle.

HENRIETTE. — C'est-à-dire ?

JEAN. — Pour ce que son cabinet roule depuis six mois ! Il laisse tout tomber !

HENRIETTE, *précise.* — Il ne t'a jamais fait de confidences ?

JEAN. — Jamais. A quel propos ?

HENRIETTE. — Sa conduite ne t'a jamais intrigué ?

JEAN. — Rien à signaler.

HENRIETTE. — Tu n'as rien remarqué d'anormal ?

JEAN. — Je ne suis pas chargé de le surveiller, moi, mon père !

HENRIETTE. — Tu préfères sans doute être son complice ?

JEAN. — Comme si vous nous demandiez la permission ! Vous êtes drôle !

HENRIETTE. — Je t'ai tout de même offert un scooter pour ta fête. Tu pourrais t'en souvenir !

JEAN. — Il est en panne. Ce qu'il me faudrait, c'est une quatre-chevaux.

HENRIETTE. — Tu ne devines donc pas que c'est toi que je défends ici ? Tes aises et ton avenir. Ton projet de mariage avec Betty, es-tu sûr qu'il tiendra si nos affaires vont mal ?

JEAN. — Pas de bile. Je suis déjà sur une autre !

HENRIETTE. — Car tu aimes le changement, toi aussi ?

JEAN. — C'est-à-dire ?

HENRIETTE. — Tu iras comment cet hiver à Mégève si notre caisse est vide ? Et la canadienne de velours, tes skis, tes bottes, je les paierai avec quoi ? Tes sorties ? Tes fredaines ?

JEAN. — Halte. Ça, c'est déjà plus sérieux !

HENRIETTE. — Les deux mille francs que je te donne chaque lundi, j'irai les chercher où quand nous n'aurons plus de clients ?

JEAN. — Là, tu me fais peur. Causons, ma mère.

HENRIETTE. — Tu as remarqué que ton père ne mangeait plus, non ?

JEAN. — S'il n'a pas d'appétit ?

HENRIETTE, *directe.* — Réponds-moi, Jean ! Et sans détour. Qui est sa Chinoise ? Tu le sais ?

JEAN. — Papa a une Chinoise ? Première nouvelle !

HENRIETTE. — Réponds.

JEAN. — Après, tu vas faire du pétard !

HENRIETTE. — Je promets que non.

JEAN. — Tu l'aimes donc tant que cela, ton patron ?

HENRIETTE. — Le problème n'est pas là.

JEAN. — Serais-tu jalouse, ma mère ?

HENRIETTE. — Jalouse du bonheur que je te donne, tout au plus !

JEAN, *qui l'embrasse.* — Phénomène, va !

HENRIETTE. — Quand je suis partie pour Cabourg l'été dernier, ton père était en pleine forme. C'est en septembre, à mon retour, qu'il a commencé à changer. Que s'est-il passé ? Tu es resté à Paris avec lui ! Qui a-t-il rencontré ? Est-il sorti le soir ? Entre deux week-ends, est-ce qu'il s'est absenté ? A-t-il reçu ici des visites ? Tu ne me feras pas croire que tu n'es pas au courant ?

JEAN. — J'aurai ma bagnole avant les vacances ?

HENRIETTE. — Oui ! Si tu veux bien m'aider à la gagner.

JEAN. — Ce drame dans ma conscience ! Bien sûr, papa est sorti. *(Avec évidence :)* Tu n'étais pas là !...

HENRIETTE. — Il profitait ?

JEAN. — Mets-toi à sa place ! Il profitait !

HENRIETTE. — Donc, tu es au courant ?

JEAN. — C'est-à-dire que j'ai même été bien chocolat un soir *Au Fruit Défendu* où j'étais allé dîner en cachette avec une chanteuse américaine, une jolie fille un peu teintée...

HENRIETTE. — Ah ! Parce que toi, c'est les négresses que tu... ? Qu'est-ce que c'est encore que cette sombre histoire ?

JEAN. — Elle n'est pas si noire que ça. Je t'expliquerai.

HENRIETTE. — Surtout pas. Avec qui as-tu surpris ton père ?

JEAN. — Je te préviens que si tu me vends, toi, on ne sera pas d'accord !

HENRIETTE. — Je t'achète, au contraire. Avec qui était-il ?...

JEAN. — Devine !

HENRIETTE. — Je connais ? Mme Habert ?

JEAN. — Elle est au Maroc.

HENRIETTE. — Madeleine ?

JEAN. — Elle ! Une vraie bonne sœur.

HENRIETTE. — Alors ? *A la Pomme d'Api* ?

JEAN. — Pardon ?

HENRIETTE. — *Au Fruit Défendu* ? Qui était avec lui *Au Fruit Défendu ?* Je veux savoir.

JEAN. — Lui d'habitude si radin, qu'est-ce qu'il se tapait comme menu ! Caviar, champagne et le reste. Je ne me suis d'ailleurs pas gêné pour lui dire le lendemain ce que je pensais de sa conduite, je te prie de le croire...

HENRIETTE. — C'est-à-dire ?

JEAN. — Je lui ai dit : « Sans blague, papa, c'est sérieux, ce truc-là » ?

HENRIETTE. — Et qu'a-t-il répondu ?

JEAN. — « Tu veux ma botte au derrière ? »

HENRIETTE, *offensée.* — Pardon ?

JEAN. — C'est lui qui m'a répondu ça. Avec, en plus « Ça te va bien de me faire la morale, toi qui t'affiches avec une Soudanaise ». Je lui ai dit « Elle est un peu noire, c'est entendu. Mais dans tous les cas, ma négresse, *elle,* n'est pas une intime de maman, monsieur ! *(Fièrement :)* La famille n'est pas dans le bain ! »

HENRIETTE. — Une intime de maman ?...

JEAN. — Tu ne connais qu'elle !

HENRIETTE. — Je l'ai reçue ici ?

JEAN. — D'où tombes-tu ?

HENRIETTE. — Elle est mariée ?

JEAN. — Pareille. Veuve. Tu y es cette fois ?

HENRIETTE. — Nicole ?

JEAN. — Exact. La belle Mme Martin !

HENRIETTE. — Cette vague chanteuse, fille d'une tireuse de cartes et admise au rang de bourgeoise par la grâce de Martin qui était allé la dénicher dans un cabaret et qu'il a eu la sottise d'épouser ? Cette excentrique qu'il nous a obligés à recevoir... C'est Nicole, la Chinoise ?... Ça, par exemple !...

JEAN. — Tu as de la peine, toi ?

HENRIETTE. — Cette guenon que j'ai hébergée ici pendant trois mois pour sécher ses larmes de crocodile.

JEAN. — Tu vois bien que tu es jalouse !

HENRIETTE. — De cette entraîneuse dont j'ai fait malgré moi une amie ? Jalouse de Nicole, moi ? Ce serait drôle !

M. Villeneuve est entré, toujours aussi triste.

VILLENEUVE. — Je ne retrouve pas mes pilules du matin.

HENRIETTE. — Dans le tiroir de la table de chevet. Cherche.

VILLENEUVE. — Je regrette, je ne les vois pas.

HENRIETTE. — Parce que tu as la tête à autre chose.

VILLENEUVE. — Je me doute que cela n'arrive pas aux gens qui n'ont rien d'autre à faire que de tenir entre eux des conciliabules et de prendre des airs mystérieux, comme s'ils avaient à débattre de graves questions alors qu'ils n'ont que le mal de profiter de la peine que d'autres veulent bien prendre pour eux. C'est de plus en plus fort. Quant à moi, pas de pilules.

HENRIETTE. — Pour une fois, tu t'en passeras.

JEAN. — Ça te fera du bien à l'estomac !

VILLENEUVE. — On t'y verra, toi, qui es à bout de forces lorsque je te demande de classer mon courrier. Mais de qui tient-il à faire l'imbécile pareillement à cette heure-ci ! Je me revois à ton âge...

JEAN, *innocemment.* — Tu étais pareil ?

HENRIETTE, *qui l'arrête.* — Jean !... Cesse de répondre à ton père. Il est beaucoup plus vieux que toi !

VILLENEUVE, *vexé.* — Je ne suis quand même pas Mathusalem.

HENRIETTE. — Tu es fatigué. Ça n'a rien d'étonnant avec tous les tracas qui t'accablent. On se met à ta place.

JEAN. — Ce ne doit pas être rigolo, à ton âge !

VILLENEUVE. — Quels tracas ? Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire de tracas ?

HENRIETTE. — Un homme a des soucis. Ça n'a rien de déshonorant.

VILLENEUVE. — Eh bien, justement, je n'ai pas de soucis.

HENRIETTE. — Tant mieux ! On croyait.

VILLENEUVE. — Je cherche mes pilules parce que c'est l'heure de les avaler. Il n'y a aucun mystère là-dedans. *(A son fils :)* Et ça n'est pas parce que je t'ai prié de ne pas sourire qu'il te faut afficher ces airs de crucifié. *(Avant de sortir :)* Il le fait exprès, ça n'est pas Dieu possible... *(Il se retourne et se frappe la poitrine :)* Je suis agrégé de droit, monsieur.

Et fièrement, il s'éloigne.

JEAN. — Il va mal, l'agrégé !

HENRIETTE. — Dis-moi, à la suite de cette rencontre *Au Lapin Blanc,* il ne t'a pas donné d'autres explications ?

JEAN. — « A ton âge, on ne sait rien de l'amour ». C'est lui qui parle. « Le travail à ses exigences ! F...-moi la paix, tu es un idiot. On t'y verra, quand tu seras à ma place... Ta mère, c'est autre chose ! » Je te fais grâce de ses litanies. *(Un léger temps.)* Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi je te raconte tout cela.

HENRIETTE, *qui a du mal à se rendre à l'évidence.* — Ainsi, c'est Nicole, sa Chinoise !

JEAN. — C'était elle.

HENRIETTE. — Pourquoi c'était ?

JEAN. — Nicole, tu te doutes bien qu'elle bouge ! Une fille pareille !

HENRIETTE. — Et parce que cette grue s'est envolée pour Cannes il y a six mois, comme l'autre pour Shanghaï, monsieur dépérit à vue d'œil ? Nous y sommes !

JEAN. — Je l'ai rencontrée depuis avec Lambert à Tabarin !

HENRIETTE. — Tu la trouves bien, toi, cette fille ?

JEAN. — Ça, j'avoue...

HENRIETTE. — Tu avoues quoi ?

JEAN. — Sans parti pris, il n'y a pas de quoi s'endormir. Non ?

HENRIETTE. — Ne me demande pas mon avis, je t'en prie ! Nicole ! Voyez-moi ça !... *(Avec décision elle se dirige vers le téléphone.)* Une seconde. *(Elle a décroché le téléphone et fait posément un numéro. D'une voix aimable :)* « Allo... Allo... *(Doucement :)* Nicole ?... Henriette à l'appareil *(Très aimable :)* Bonjour... Très bien... Toi aussi ?... Tu viens de rentrer de Cannes ?... Où tu étais depuis trois mois ?... Et tu n'es pas encore venue me voir, vilaine ? Allo ! Mais, c'est sur ton chemin puisque tu files au Bois !... C'est cela. Cinq minutes, en passant. Mais tu te libéreras aussitôt, bien sûr. A moi aussi, cela fera plaisir, tu penses ! Nous avons tant de choses à nous dire. Entendu, je t'attends ». *(D'un geste brutal, plein de menaces, elle a raccroché.)* Quand je pense qu'elle m'a obligée à la tutoyer !

JEAN. — Tu lui demandes de passer ici ?

HENRIETTE. — Ne t'inquiète pas.

JEAN. — Qu'est-ce que tu vas lui dire ?

HENRIETTE. — Ça, c'est mon affaire.

JEAN. — C'est du coton le métier d'épouse, hein, ma belle ?

HENRIETTE. — Avec des cocos comme vous autres, sûrement !

JEAN. — On est de belles brutes, pas vrai ?

HENRIETTE. — Ça, tu peux le dire.

JEAN. — Jure au moins que tu n'as pas de chagrin ?

HENRIETTE. — Qu'en ferais-tu, même si j'en avais ? *(Jean l'embrasse avec chaleur. Et aussitôt s'éloigne. Elle le rappelle :)* Jean !

JEAN. — Quoi ?

HENRIETTE. — Tout cela est secret entre nous ?

JEAN. — Tu aurais tort de t'en faire. Tu es encore très belle, tu sais !

HENRIETTE. — Merci pour « encore ».

JEAN. — Il t'a pourtant fait la cour, ce zèbre-là ! C'est donc que tu lui plaisais ?

HENRIETTE. — On a la mémoire courte, tu vois !

JEAN. — Vous m'avez eu !

HENRIETTE. — On oublie tout. Surtout ce qu'il y a de plus précieux à garder.

JEAN. — On est des drôles de mécaniques, il faut bien le dire.

HENRIETTE. — Drôle est de trop.

JEAN. — Vous avez été heureux ensemble, grâce à moi !

HENRIETTE. — Tu parles du présent au passé ! Garde tes commentaires !

JEAN. — Et puis quoi, il n'est pas si mal tombé que ça, avec toi ! Tu as ton bac ! Tu es musicienne ! Tu as de la conversation.

HENRIETTE. — Tu me feras des certificats. Va t'habiller maintenant. C'est l'heure de ton cours.

JEAN. — Pour une fois qu'on cause librement !

HENRIETTE. — Trop librement. En effet.

JEAN. — En famille, c'est si rare. On ne peut jamais vous faire une observation.

Villeneuve est entré, toujours aussi funèbre.

VILLENEUVE, *navré.* — Je regrette, Henriette, mais mes pilules ne sont pas dans le tiroir.

HENRIETTE. — Je les y ai placées moi-même ce matin. Dans la boîte de laque. A droite, en haut.

VILLENEUVE. — Tu m'en diras tant !... *(Il lui remet de l'argent.)* Voilà vingt mille pour ton budget. Ça va ?...

HENRIETTE. — Merci. Avec ça, je pourrai aller chez Dior !

VILLENEUVE. — Où tu voudras !

HENRIETTE. — J'espère qu'il a baissé ses prix.

VILLENEUVE. — En voilà dix autres. Es-tu contente ?

HENRIETTE. — Tu penses ! Il m'en faudrait cinq fois autant.

VILLENEUVE. — C'est de l'argent, trente mille francs !...

JEAN. — Surtout quand on pense au prix d'un repas fin dans un bon restaurant !... *(A son père, avec complicité :)* Hein ?

VILLENEUVE. — De quoi te mêles-tu et pourquoi cette déclaration ? Il n'est pas question de restaurant...

HENRIETTE. — Jean a raison. Un menu de gourmet coûte aujourd'hui très cher.

JEAN. — Surtout à deux.

HENRIETTE, *ironique.* — A plus forte raison quand on a le désir de traiter son monde royalement.

VILLENEUVE, *qui n'insiste pas.* — Je renonce à pénétrer le sens de ces réflexions saugrenues. *(Avec dignité :)* J'ai mal à la tête, c'est entendu, mais pas au point de déménager. *(Avant de sortir :)* Je me demande un peu ce que les restaurants ont à voir.

Et il s'en va.

JEAN. — Et dire qu'il t'aime !... peut-être... qui sait ?

HENRIETTE. — A sa mode.

JEAN. — Voilà. Il t'aime à sa mode. Seulement, un beau soir, Nicole lui est tombée dans les bras. Et ce qui s'est passé, moi je vais te le dire.

HENRIETTE. — Inutile. Je m'en doute.

JEAN. — Patience, ma petite maman, patience... Et merci encore.

HENRIETTE. — De quoi donc ?

JEAN. — Pour la quatre-chevaux ! Et aussi pour m'avoir fait l'honneur de causer avec moi. Ah ! si seulement tu prenais un peu plus souvent mes conseils... L'amour-propre, bien sûr ! Tu aimerais mieux qu'il en soit autrement. Moi aussi, tu penses. Mais puisque c'est fait et que tout est fini ?

HENRIETTE. — Ce serait fini s'il avait oublié. Ce n'est pas fini dès l'instant où il n'est que diminué.

JEAN. — Laisse donc tomber ! La question ne vaut pas la peine.

HENRIETTE. — Elle est capitale.

JEAN. — Les grands mots !

HENRIETTE. — Elle est même vitale.

JEAN. — Ça passera, va ! Moi-même...

HENRIETTE. — Toi-même ?

JEAN. — Bien sûr, moi-même. On croit qu'on ne peut pas vivre sans. On perd la tête. Ça passe ! Je vais t'expliquer...

On a sonné.

HENRIETTE. — Va t'habiller, je t'ai dit !

JEAN. — Veux-tu qu'on reparle de tout ça demain à tête reposée, quand tu auras retrouvé tes esprits ?

HENRIETTE. — Mais je ne les ai pas perdus !

JEAN, *qui lui a sauté au cou.* — Quand même, il aurait pu se tenir tranquille, ce bougre-là ! *(Avant de sortir)* Allez, ma mère ! Secoue-toi donc un peu ! Tu es de taille à cela... Et puis, quoi, je suis là ! Et au besoin, s'il le fallait, hein ? les grands moyens.

Et rapidement il s'est éloigné au moment où la porte s'est ouverte pour laisser le passage à la belle M^me^ Martin qu'il salue ironiquement, sans un mot. Elle est effectivement fort agréable, enjouée, spontanée, un peu folle, sympathique, élégante et fantasque. Elle a décidément tout ce qu'il faut pour charmer, y compris sa taille harmonieusement tournée et ses façons, toutes plaisantes.

NICOLE, *dans la porte, les bras tendus, le visage joyeux.* — Henriette !

HENRIETTE, *qui imite son jeu.* — Nicole !

NICOLE, *enthousiaste.* — Henriette ! *(Elle la serre dans ses bras.)* Chère Henriette ! *(De plus en plus démonstrative :)* Enfin, je te revois !... Quelle joie ! Depuis le temps, crois-tu ?... Et si tu savais, ma belle, combien je suis contente de te retrouver ! Toi aussi, j'espère !

HENRIETTE, *réservée.* — Tu vois !

NICOLE. — Ton coup de téléphone m'a fait un de ces plaisirs ! C'est rien de le dire !

HENRIETTE. — Assieds-toi.

NICOLE. — Je n'ai que deux minutes. On m'attend en bas !... *(Elle la serre à nouveau dans ses bras.)* Henriette ! Quelle belle journée !

HENRIETTE. — Ah, oui, tu peux le dire !

NICOLE. — Cet appel a été pour moi une résurrection.

HENRIETTE. — Tu me croyais donc morte ?

NICOLE. — Je m'ennuyais de toi ! Pas toi de moi, chérie ?

HENRIETTE. — Pareil !

NICOLE. — Quel bonheur ! Et tu es toujours aussi belle !

HENRIETTE. — Toi aussi !

NICOLE. — J'aurais tant voulu te ressembler.

HENRIETTE. — Tu es fort bien servie, rassure-toi !

NICOLE. — Tu le penses vraiment ?

HENRIETTE. — Tout le monde le pense. Je ne t'apprends rien.

NICOLE, *de plus en plus démonstrative.* — Chère Henriette ! Tu es un amonr.

HENRIETTE, *même jeu, avec ironie.* — Mais nous sommes deux amours ! Parlons plutôt un peu de toi. Es-tu heureuse ?

NICOLE. — Très malheureuse. Quelle importance !

HENRIETTE. — Pour toi, si !

NICOLE. — Je compte si peu. Tu as bonne mine, dis-moi !

HENRIETTE. — Toi aussi.

NICOLE. — J'ai minci, n'est-ce pas ?

HENRIETTE. — Juste ce qu'il faut.

NICOLE. — Merci, Henriette. Tu me fais plaisir ! J'ai été si gourmande tous ces temps-ci !

HENRIETTE. — Et pourquoi es-tu malheureuse ?

NICOLE. — Je te croyais fâchée, figure-toi !

HENRIETTE. — Pour quelle raison ?

NICOLE. — D'abord je n'avais pas de nouvelles ! Et tu sais, moi, les amies, hein, quand je suis sans nouvelles !...

HENRIETTE. — Tu étais en voyage ! J'ignorais ton adresse !

NICOLE. — Quelle aventure, crois-tu ! Tu vas re.

HENRIETTE. — Je le souhaite...

NICOLE. — Ça fait du bien, pas vrai ? Moi ai eu des ennuis par dessus la tête. Je n'en ors pas.

HENRIETTE. — Par ta faute peut-être ?

NICOLE. — Tu me connais, Henriette. Je suis op bonne. J'aime faire plaisir. Tout m'intéesse. Je ne sais pas dire non. Je m'emballe. Et uis, j'ai envie d'autre chose. Je recommence. e dis : « Cette fois, ça y est. Ouf !... » Et puis a n'y est pas. Alors, ce sont des drames à n'en lus finir. Quelle vie !... A part ça, je vais bien, u vois... Ah ! on paie cher d'être bonne fille, u peux m'en croire... Surtout moi, qui n'arrive amais à me fixer. Depuis mon veuvage, c'est errible. *(Gaiement :)* Tu te rappelles Arthur ?

HENRIETTE. — Je pense bien.

NICOLE, *sans conviction.* — Pauvre Arthur ! e l'adorais. Mais à quoi bon revenir là-dessus, uisqu'il est mort.

HENRIETTE. — On a vite fait d'oublier !

NICOLE. — On voit les choses autrement. Faut ien. Remarque qu'il m'arrive encore de pleuer. Ça, je m'en vante. Il était si intelligent. Et rac ! Enfin !... Et pourtant, ai-je pu en avoir e la peine, mon Dieu ! Pour ça, je ne crains ersonne, je le jure.

HENRIETTE. — Et où en es-tu de ta vie sentiientale ?

NICOLE. — Ça va t'amuser.

HENRIETTE, *très calme.* — J'en suis sûre. Raonte.

NICOLE, *dans un soupir.* — Dire que partout ù je suis passée, ça a toujours été comme ça, t sans que j'y cherche, plus spécialement u'une autre. Dans le métro, dans la rue, au héâtre, même un jour à la messe, ce toupet, rois-tu ?... Pendant le sermon ! *(Choquée :)* h ! *(Dans un nouveau soupir :)* Enfin il faut ien en passer par là. Par là ou par ailleurs, ein ? Et puis enfin je suis libre. Donc je ne uis de tort à personne. Par conséquent, ça me egarde. Je dis des bêtises ?

HENRIETTE. — C'est moins grave que d'en ire.

NICOLE. — Oui. Malheureusement...

HENRIETTE. — L'un n'empêche pas l'autre, m'en doute.

NICOLE. — Surtout moi qui ne sais pas me éfendre.

HENRIETTE. — Avec ça !

NICOLE. — Tu es si intelligente, si indulgen aussi !

HENRIETTE. — En es-tu bien sûre ?

NICOLE, *très démonstrative.* — Chère Henette !... Ma toute petite grande !

HENRIETTE. — Tu n'as toujours pas répondu ma question ! Où en es-tu ?

NICOLE. — Demande-moi plutôt où j'en serai emain ! Avec tous ces hommes qui me courent près ! C'est quelque chose d'être harcelée, tu is !...

HENRIETTE. — Tu dois avoir une grande haitude !

NICOLE. — Si encore j'avais un type d'homme ien défini, tu comprends ? Je dirais « Bon. Celui-ci me plaît. C'est définitif. En voilà au moins pour un moment. Allons-y et tenons-nous en là. Il sera toujours temps de voir après... » Malheureusement je suis incapable de choisir. Ou plutôt si. Je choisis, forcément. Mais le lendemain, c'est autre chose... Crois-tu que c'est bête d'être curieuse à ce point-là !... Et comme tu vas mal me juger, Henriette !...

HENRIETTE. — C'est fait depuis longtemps, rassure-toi !

NICOLE. — Je suis sûre que tu ne voudrais plus me voir si tu savais !

HENRIETTE. — Si je savais quoi ?

NICOLE. — Au fond, vois-tu, je me demande si je suis vraiment faite pour être mariée. Seulement, voilà, j'ai horreur d'être seule !... Comment faire ? Sans aller plus loin, il y a deux mois, je pars pour Cannes. J'étais heureuse, ma belle, mais heureuse à crier. Un homme charmant, plein d'attentions et cultivé avec ça. Un rien de le dire... Connaissant à fond l'Histoire de France, la peinture, les astres !... Avec ça, une Cadillac. Un monsieur. Je mentirais en disant le contraire. *(Très affirmative :)* Edgard était un monsieur, quoiqu'on en pense. Un peu casse-pied bien entendu, comme tous les gens calés. Ils ont tellement de bagages qu'ils veulent toujours vous en refiler et ça n'est pas nous qui changerons le monde ! Bref au bout de trois jours, il voulait m'épouser... C'est te dire qu'il n'avait peur de rien. Eh bien, Henriette, tu me croiras ou pas, le lendemain sur la Croisette, un Hollandais m'accoste. Je le rembarre vertement, c'est régulier. Il m'invite à dîner. Bref, j'accepte. Il m'entraîne chez lui, au Consulat de Hollande. Je te passe le reste, avec les reines dans des cadres ! N'empêche que le soir même, après avoir été présentée dans une soirée mondaine à un Ambassadeur des Etats du Sud, je ne sais pas lequel, mais en tous cas avec un yacht — ce qui n'a d'ailleurs rien à voir, mais c'est pour te dire — j'allais souper à Monte-Carlo. Va expliquer !

HENRIETTE. — Et l'Ambassadeur ?

NICOLE. — Deux jours après mon retour, il rappliquait à Paris, tellement je lui avais fait de l'effet. Il est au Ritz d'où il m'envoie des fleurs matin et soir. Je verrai ce que je dois faire.

HENRIETTE. — Il t'aime ?

NICOLE. — S'il veut m'épouser, ça ne ferait pas pauvre ! Pour l'instant, je me réserve; veuve, tu penses !

HENRIETTE. — Il est riche ?

NICOLE. — On lui prête trois voitures. J'espère qu'elles sont à lui !

HENRIETTE. — Pourquoi pas ?

NICOLE. — Un homme si bien, ce serait dommage.

HENRIETTE. — Il te gâte ?

NICOLE. — Avant d'accepter, je laisse venir. Surtout qu'avec leurs histoires de change, leur trésorerie, c'est comme les roses, ça passe vite !

HENRIETTE. — Il te plaît ?

NICOLE. — Au premier abord il ne m'avait pas déplu. On est toutes les mêmes ! Mais je demande à faire connaissance. C'est si bon d'être libre... Et je ne t'ai pas dit le principal.

HENRIETTE. — Autre aventure ?

NICOLE. — Forcément ! Quand je suis revenue de Cannes en avion, à côté de moi, chérie, il y avait un de ces hommes comme jamais je n'en ai encore rencontré. Distingué...

HENRIETTE. — Comme toi !

NICOLE. — C'est juste. On est faits pour s'entendre... Sévère, plus très jeune, mais encore assez et qui ne m'a pas quittée des yeux. Ç'en était gênant, même pour moi, qui en ai vu d'autres, tu t'en doutes. Je te jure bien que si je n'avais pas été une femme honnête... Enfin, c'est comme ça... J'en ai bien du regret, des fois.

HENRIETTE. — Il t'a fait la cour ?

NICOLE. — On a causé correctement. Tu sais comme je suis ! Il m'a baisé la main à l'atterrissage, et m'a glissé dans l'oreille : « On se reverra ». C'est sûrement un homme connu. *(Elle a tendu la carte.)* Vois que je te montre !

HENRIETTE. — Tu as sa photo ?

NICOLE. — Mieux que ça. Son bristol... Ça te dit quelque chose ?

HENRIETTE. — Michel Daquinet ? C'est une des plus grosses fortunes de France, tout simplement. Je me souviens même qu'il m'a été présenté à Biarritz et d'avoir dîné avec lui chez des amis, avec la duchesse.

NICOLE, *navrée.* — Non ?... Et moi qui l'avais dans la main ! Ce que c'est quand on ne connaît pas ! On en fait des blagues...

HENRIETTE. — Il t'a fait la cour ?

NICOLE. — Peu de chose, mais qui voulait dire beaucoup. *(Dans un soupir de regret :)* Crois-tu que je suis naïve ?

HENRIETTE. — Et tu l'as revu ?

NICOLE. — Comment faire pour rattraper ? C'est trop bête.

HENRIETTE. — Tu retrouveras bien une autre occasion, je suis tranquille.

NICOLE. — Les rares, hein, ça n'est pas tous les jours ! Et c'est tout ce que tu avais à me dire, chérie ? *(Elle s'est levée.)* Tu veux qu'on se revoie demain ? Maman m'attend en bas. Je lui ai dit deux minutes.

HENRIETTE. — Assieds-toi, je t'en prie ! Tu penses bien que je ne t'ai pas fait venir seulement pour entendre le récit de tes aventures !

NICOLE. — Pas le temps, je t'assure !

HENRIETTE. — Si passionnantes qu'elles soient !

NICOLE. — Tu as quelque chose à me demander ?

HENRIETTE, *calmement.* — Ça peut être assez important. Assieds-toi. J'ai ici quelques ennuis, figure-toi. Mon mari ne va pas bien.

NICOLE. — Pauvre M. Villeneuve ! Il avait si bonne mine !

HENRIETTE. — Il a beaucoup changé depuis quelques mois.

NICOLE. — Par exemple ! Pendant que j'y pense, tu lui donneras mon bonjour !

HENRIETTE. — Tu le reconnaîtrais à peine.

NICOLE, *machinalement.* — Qu'est-ce que tu me racontes-là ? Henriette ! Et que dit le médecin ?

HENRIETTE. — Il ne lui trouve rien qu'une dépression générale dont on ignore la cause.

NICOLE, *dans l'inconscience.* — A la bonn heure ! Tu me rassures.

HENRIETTE. — C'est paraît-il, moral avar tout. Il est silencieux.

NICOLE. — Lui qui adorait la musique. C qu'on peut changer, des fois, crois-tu ?

HENRIETTE. — Il est miné, croit-on, par u chagrin.

NICOLE. — Qu'est-ce qui lui a pris, à ce br ve homme ?

HENRIETTE. — J'ai fait mille supposition tu t'en doutes ?

NICOLE. — Et tu as abouti à quoi, chérie ?

HENRIETTE. — J'ai pensé à un chagri d'amour.

NICOLE. — Pauvre Henriette ! Et tu as de peine, je parie ?

HENRIETTE. — Même pas, figure-toi.

NICOLE. — C'est beau d'avoir du caractère Comme je t'envie, Henriette !

HENRIETTE. — Je suis seulement désolée constater qu'il renonce à son activité et que carrière, qu'allait à coup sûr couronner le b tonnat, risque d'être à jamais compromise.

NICOLE. — Il en est là ?

HENRIETTE. — Il en est là.

NICOLE. — Si bas que cela ?

HENRIETTE. — Au plus bas.

NICOLE. — En voilà une nouvelle ! Par si beau temps ! Décidément, rien ne va ense ble...

HENRIETTE. — Il y a dix ans, je me sera sûrement révoltée !

NICOLE. — C'est vexant bien sûr ! Au fa quelle heure est-il ? Si tu veux bien, on cau ra de tout cela demain.

HENRIETTE. — Ce que je veux, c'est voir cl d'abord.

NICOLE. — Voilà ce qui compte..: Tu es bon sens même, Henriette.

HENRIETTE. — Ensuite, prendre le temps réfléchir.

NICOLE. — Tu parles comme une vraie l chelière. C'est beau. *(Elle avise un meubl* C'est nouveau, ce petit vase ?

HENRIETTE, *qui le lui enlève des mains.* Et puis agir.

NICOLE. — Naturellement ! Cette fois, je sauve. *(Enervée par de nouveaux bruits klakson :)* Ça va, ma mère !

HENRIETTE. — Encore un mot, Nicole. Je v drais te demander un conseil à toi qui as pratique des hommes...

NICOLE. — N'exagère pas. Je leur fais plai tout au plus.

HENRIETTE. — On t'a aimée ?

NICOLE. — C'est fou le nombre de fois qu me l'a dit.

HENRIETTE. — Tu n'as jamais eu de dra avec les hommes ?

NICOLE. — C'est déjà assez de s'occuper soi, par les temps qui courent ! Qu'est-ce ça monte les prix en fait de baisse !

HENRIETTE. — Tu n'as jamais eu de mords ?

NICOLE. — Plus que tu ne crois, va. A q sujet ?

HENRIETTE. — Car enfin, c'est bien joli donner des gages à un homme et de le plan

à un beau jour avec son désespoir. Mais après ? Mais si lui est sincère ? S'il est attaché ?

NICOLE. — On prend le large ! Pareil pour lui si c'est le contraire ? La terre est grande...

C'est alors que Mme Mézelin est apparue, introduite par Sosthène qui a ouvert la porte. Elle est endimanchée, cérémonieuse, un brin vulgaire.

Mme MÉZELIN. — Eh bien, Nicole ?

NICOLE. — Une minute !

Mme MÉZELIN. — Ça en fait déjà vingt ! Et il va être midi ! *(Elle se présente à Henriette et s'incline mondainement :)* Sa mère !

NICOLE. — Assez de salamalecs. Va ! Je te suis !

Mme MÉZELIN. — Un peu de réserve dans ton langage, je te prie. *(A Henriette :)* Bonjour, madame. *(Le klakson appelle à coups précipités.)* On ne fait quand même pas attendre dans sa voiture un monsieur qu'on connaît à peine et qu'on héberge depuis huit jours dans son appartement... ou alors disons qu'il n'y a plus d'usages. *(Elle prend Henriette à témoin.)* Est-ce vrai, madame ? Elle le rencontre dans un dancing à Monte-Carlo. Ils font connaissance. Ils reviennent ensemble à Paris. Lui s'installe à la maison comme s'il était chez lui. On ne sait même pas son nom de famille, sinon qu'il est planteur. Admettons... Planteur de quoi ? On n'en sait rien. Ce qu'on plante, hein ?... Allez chercher, même si on connaît un peu sa géographie. C'est peut-être un marchand de bananes.

HENRIETTE. — Je croyais qu'il était ambassadeur.

Mme MÉZELIN. — En fruits et légumes, tout au plus.

NICOLE. — Laisse donc Henriette tranquille avec tes histoires !

Mme MÉZELIN, *toujours à Henriette.* — Comprenez-moi, madame. Moi, je me suis dit : « S'il plaît à Nicole », les goûts, vous savez ce que c'est !...

NICOLE. — Je t'en prie, ça va !

Mme MÉZELIN. — Moi très bien. Mais pas lui. Et il faut bien se mettre à sa place. Voilà un homme dont on ne comprend pas un mot de tout ce qu'il dit et qui parle tout le temps. On lui répond comme ça peut. Personne ne se comprend... Sinon qu'il veut t'emmener chez Van Cleef pour te faire choisir un bijou. Il n'est pas question qu'il m'en offre à moi, naturellement. Mais avoue qu'on sera bien avancées si on arrive quand les magasins seront fermés.

NICOLE. — On ira demain.

Mme MÉZELIN. — Il sera parti et demain, c'est dimanche.

NICOLE. — Ça ne m'empêchera pas de choisir.

Mme MÉZELIN. — Et si on le revoit pas ? C'est déjà arrivé avec un colonel américain. Imaginez-vous, madame, que cet Américain...

NICOLE. — Celle-là !

Mme MÉZELIN. — Celle-là !... Je t'en prie, mon enfant !... ou alors ça n'est vraiment pas la peine d'avoir été en pension jusqu'à seize ans dans la meilleure institution du Pecq.

NICOLE. — Je n'ai jamais été en pension, moi !

Mme MÉZELIN, *définitive.* — J'ai failli t'y mettre ! C'est pareil.

NICOLE. — On ferait mieux de partir ! Tu n'arrêtes pas de causer !

Mme MÉZELIN. — Dans une conversation, c'est forcé. Il faut bien répondre ! Suis plutôt le guide. Je te ferai la morale plus tard. Au revoir, madame. *(Mondaine :)* Et pardonnez l'intruse.

NICOLE, *qui présente à retardement.* — J'avais oublié de te présenter. Mme Villeneuve, la meilleure des amies !

Mme MÉZELIN. — Mme Mézelin.

JEAN, *qui suivait la conversation tout en feignant de lire, lui ouvre la porte et s'incline à la blague.* — La meilleure des mères !

NICOLE. — Ah ! mon petit Jean ! On n'a même pas eu le temps de se dire deux mots !

Mme MÉZELIN, *dans la porte.* — Chez Van Cleef, ça ferme à midi ! Tu sais le cours du saphir ? Avis aux amateurs. *(A Jean :)* Pardon, petit. *(A Henriette :)* Je suis plus qu'enchantée, madame. Et moi de même.

Et Mme Mézelin est sortie.

HENRIETTE, *à Nicole qui s'apprête à la suivre.* — Je compte sur toi demain. C'est ferme ?

NICOLE. — D'accord. Cinq heures. Chez Smith. Je t'enlève en passant.

HENRIETTE, *faussement aimable.* — Sans faute surtout. J'aurai des choses très intéressantes à te dire ! Et qui arrangeront les affaires. On s'amusera beaucoup, tu verras !

NICOLE. — Juré, chérie. Je serai là. *(Grêle de klakson.)* Oui, j'arrive. Excuse-moi. Il faut que je me trotte. Il finirait par s'énerver...

Et Nicole est sortie rapidement.

HENRIETTE. — Quelle idée nous avons eue de fréquenter des gens pareils. La fille vaut la mère.

JEAN. — Elle est quand même plus au poil !

VILLENEUVE, *qui vient d'entrer enfin habillé et toujours sombre.* — Ces tours de phrase ! Je ne m'étonne pas que tu n'aies jamais remporté de prix de littérature. Qui sort d'ici ?

JEAN. — La belle Mme Martin. Tu sais bien ? La jolie rousse qui a enterré Arthur ?

VILLENEUVE. — Tu as de ces définitions ! *(Négligemment, mais intéressé :)* Elle est à Paris ?

HENRIETTE. — Elle rentre de Cannes, où elle s'ennuyait à mourir. *(Nette :)* Nous lui manquions, m'a-t-elle dit.

JEAN. — Elle allait tomber neurasthénique. Il fallait qu'elle nous revoie.

HENRIETTE. — Elle assure qu'elle nous aime beaucoup. Je le crois. Qu'est-ce que tu en penses ?

VILLENEUVE. — Ce que j'en pense ?... Mon Dieu, j'en pense... Rien !

HENRIETTE. — Elle est charmante, enjouée. Jolie !... Non ?... Elle est vivante ! Elle est gaie !...

VILLENEUVE, *évasif.* — Je suis d'accord. Je ne vois d'ailleurs pas pourquoi je te dis cela.

HENRIETTE. — Parce que je te le demande.

VILLENEUVE. — Ça doit être ça !

JEAN. — Tu te rappelles le soir... *(Il fait al-*

tendre exprès la suite et son père a froncé les sourcils.) où elle avait dîné... *(Un léger temps.)* ici, avec Arthur, et qu'elle avait chanté *Carmen ?* Tu avais fait le toréador !

VILLENEUVE, *agacé.* — Et toi le taureau, comme une bête que tu es. Ça t'allait bien. Et après ?

HENRIETTE. — Je l'ai invitée à revenir à la maison aussi souvent qu'il lui plairait. Tu n'y vois pas d'inconvénient ?

VILLENEUVE. — Aucun. Tu es libre !

JEAN. — Des fois que ça t'ennuierait, hein ?...

VILLENEUVE. — On ne te demande rien à toi.

HENRIETTE. — Peut-être est-elle un brin sans gêne, avec une légère pointe de vulgarité, mais elle est si amusante !

VILLENEUVE. — Elle a un genre. J'en conviens.

HENRIETTE. — Qui ne te déplaît pas ?

VILLENEUVE. — Je suis neutre dans tout ce débat...

HENRIETTE. — Quand je pense que je m'étais méfiée d'elle pendant longtemps. On lui prêtait tant d'aventures !

VILLENEUVE. — Les gens, tu sais. On les connaît.

HENRIETTE. — Je lui avais même marqué une certaine froideur. Je me demande si là n'est pas la raison pour laquelle elle ne venait plus ici.

VILLENEUVE. — Tu en étais jalouse ?

JEAN. — Don Juan, va !

VILLENEUVE. — Ah ! je t'en prie, Jean.

HENRIETTE. — Tu ne l'as jamais mal reçue, au moins, ni dit quoi que ce soit qui ait pu la blesser ?

VILLENEUVE. — Moi ? *(Il gaffe.)* Au contraire. *(Il se reprend vivement.)* Enfin, je veu dire, pas que je sache du moins.

HENRIETTE. — J'avais peur.

Un temps. Henriette s'est éloignée, énig matique. Après avoir fait à son fils u signe de complicité.

JEAN. — Ça va, mon petit papa ?

VILLENEUVE. — Toi aussi, oui ?

JEAN, *qui croque un chocolat.* — Moi, je m régale, tu vois !... Et toi, mon petit papa ? O reprend du poil de la bête ?

VILLENEUVE. — Cette réflexion !

JEAN. — Tu as déjà meilleure mine, j trouve !...

VILLENEUVE. — Depuis quand ?

JEAN. — Avoue donc que tu es content !

VILLENEUVE. — Et pour quelle raison ?

JEAN. — Devine !

VILLENEUVE, *après un léger temps, gravemen à l'oreille de son fils.* — Dans tous les cas, l *Fruit Défendu...* Pas un mot.

JEAN, *qui l'embrasse paternellement sur l front.* — Enfant, va !

Henriette est revenue s'asseoir, avec u calme tout au moins apparent. Elle re garde son mari qui feuillette négligem ment un dossier. Il a levé les yeux. Leu regards se croisent. Un léger temps.

HENRIETTE, *le plus aimablement du mond* — Beau temps, n'est-ce pas, mon chéri ?

Villeneuve, intrigué, a souri lui aussi, hypo critement, mais tout de même a tourn nerveusement les pages de son dossie tandis que tombe le

RIDEAU

ACTE II

Dans le même décor, le lendemain, un peu avant cinq heures. Mme Villeneuve attend la visite de Nicole. Elle vérifie l'heure à son bracelet-montre. On la devine un peu nerveuse aussi à la façon dont elle arrange les fleurs dans un vase, va et vient, manipule des bibelots. Il se dégage de son attitude que les minutes à venir auront la plus grande importance et qu'elle mûrit une décision... D'un tiroir, elle a sorti un revolver, miniature il est vrai, qu'elle remet à sa place en poussant bien le tiroir, après un temps de réflexion... Puis elle s'est assise et s'est fardée, avec un calme apparent. Mais le regard est fixe, un regard de crise, énigmatique...

Jean traverse le salon et s'apprête à sortir. Négligemment, il a tiré de sa poche son portefeuille et en a vérifié le contenu. Peu de chose. Alors, il est allé doucement jusqu'à sa mère qui lui tourne le dos, a pris délicatement sa tête dans ses mains et l'a regardée bien dans les yeux.

JEAN. — Toi, maman, tu as pleuré ! *(D'u mouvement de tête, elle nie. Il l'embrasse.)* T as bien tort, va !

HENRIETTE. — Je n'ai pas pleuré.

JEAN. — Allez, allez ! *(Il lui prend les mains* Raconte un peu !

HENRIETTE. — Va à tes plaisirs !

JEAN. — J'ai le devoir de te défendre.

HENRIETTE. — Mais tu n'en as pas le pouvo Je suis d'ailleurs de taille à m'en charger mo même.

JEAN. — Que tu dis. Mais tu crânes !

HENRIETTE. — Je n'en ai ni l'envie, ni l moyens.

JEAN, *affectueux et démonstratif.* — Pour rien, je te prendrais dans mes bras. J'ai env de te bercer... Tu as l'air toute seule. Je n'air pas ça.

HENRIETTE. — Je suis toute seule.

JEAN. — Et moi ?

HENRIETTE. — C'est autre chose.

JEAN. — Qui compte ?

HENRIETTE. — Un peu, naturellement.

JEAN. — A ta place, si j'étais ma mère, je me dirais : « J'ai un fils. Il est bien — enfin, pas mal —. Il m'aime. Il n'y a pas d'histoire entre nous. C'est net, c'est pur, c'est naturel... Je suis la première qu'il a connue. Je suis la dernière qu'il connaîtra — et qu'il se rappellera... Tout passera... Jamais ça... Le reste, hein ? »

HENRIETTE. — Bien sûr.

JEAN. — Pas de risque de séparation entre nous. Pas de menaces. Pas de crise...

HENRIETTE. — Je ne t'ai jamais vu aussi tendre !

JEAN. — Tu as de la peine. Je n'aime pas. C'est tout... *(Il regarde son porte-billets qui est vide.)* Bien sûr, je t'embête, des fois... *(Les mains à la poche :)* Quand je n'ai pas d'argent, je te tape...

HENRIETTE. — Ah, c'est cela ?...

JEAN, *négligemment.* — C'est samedi. D'habitude...

HENRIETTE, *qui lui donne de l'argent.* — Tiens, va t'amuser !

JEAN. — Sors avec moi. Ça te distraira !

HENRIETTE. — Tu es donc seul aujourd'hui ?

JEAN. — On passera chez Barclay. Tu avais fixé le mois prochain pour mon tweed. On est le premier. Après tu me laisseras tomber. J'irai à mes affaires personnelles. Il faut bien de temps en temps.

HENRIETTE. — C'est ton jour le samedi ?

JEAN. — Le mercredi aussi, pour couper la semaine. Tu comprends ?

HENRIETTE. — N'insiste pas.

JEAN. — On s'en va ?

HENRIETTE. — J'attends Mme Martin. Je regrette.

JEAN. — Tu tiens à t'expliquer avec elle ?

HENRIETTE. — Laissons cela.

JEAN. — Comment veux-tu empêcher un homme — même s'il est marié à la plus adorable des femmes — toi, mettons — de se compliquer la vie avec une autre, souvent moins bien, quitte à le regretter très vite ? Il faut comprendre, ma petite maman !

HENRIETTE. — J'essaie.

JEAN. — Il y a des femmes qui nous bottent. Va chercher le pourquoi !... Et encore, moi, je pourrais te le dire. *(Avec évidence :)* Elles nous reviennent parce qu'on ne les connaît pas. Alors, on part en prise. Tu y es ?

HENRIETTE. — Pas très bien.

JEAN. — On veut du neuf et du déraisonnable. A la ligne.

HENRIETTE. — C'est cela. Tournons la page. Tu me feras plaisir.

JEAN. — Mais tu ne me feras tout de même pas croire qu'en invitant ici la belle Mme Martin, tu vas en faire passer le goût à mon père. Réfléchis cinq minutes... Depuis quand fait-on passer son plat favori sous le nez de quelqu'un qu'on veut mettre à la diète ? Et qui a faim par-dessus le marché ? Voyons ma mère ! Tu ne fais que le mettre en appétit et lui donner envie de dévorer. Un gosse de six ans comprendrait le problème. Ce n'est pas ça qu'il faut faire. *(Il se ravise.)* Ou alors, si, peut-être, mais autrement.

HENRIETTE. — C'est-à-dire ?

JEAN. — Tu vois bien que tu as besoin de mes conseils. Seulement, voilà, vous ne nous confiez jamais rien. Comment veux-tu qu'on vous dépanne ?

HENRIETTE. — Qu'ils sont bêtes, ces garçons-là !

JEAN. — Remarque que votre histoire n'est pas commode à débrouiller, j'aime autant te le dire. Mais enfin, en posant les données du problème, on peut quand même essayer d'y voir clair. D'abord, aimes-tu papa ?

HENRIETTE. — Je l'aime ! C'est-à-dire que, bien sûr, oui, je l'aime. Enfin, je l'aime comme peut aimer une femme revenue de bien des illusions... Tu as fini de me questionner, oui ?

JEAN. — Mon père, c'est tout de même quelqu'un. Tu as raison.

HENRIETTE. — C'était quelqu'un, avant son accident. Quelqu'un de très bien, même.

JEAN. — Mais bien qu'il ne soit plus personne, tu l'aimes encore ?

HENRIETTE. — Je l'aime ! Naturellement. Non. Je ne l'aime pas. Ou du moins je ne l'aime pas comme je voudrais pouvoir l'aimer, comme j'avais tant de bonheur à l'aimer aussi longtemps que je le croyais sincère lui aussi. Mais de quoi te mêles-tu ?

JEAN. — En somme, tu ne sais plus exactement où tu en es ?

HENRIETTE. — Je l'aime parce que tout un passé est là et que j'ai bonne mémoire.

JEAN. — Au total, tu ne l'aimes pas, mais tu l'aimes. On a compris.

HENRIETTE. — Parce que tu es là, nigaud.

JEAN, *qui, spontanément, enlace sa mère dans un geste d'homme.* — Ça, c'est chic.

HENRIETTE. — Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi je me laisse aller à te raconter tout cela !

JEAN. — Ton fils, ce serait drôle ! Même que des fois j'en oublie que tu es ma mère. Tu vas rire. Pour un rien...

HENRIETTE. — Suffit.

JEAN, *démonstratif.* — Je vais te faire rougir.

HENRIETTE, *qui se dégage.* — Laisse-moi donc !

JEAN. — Ne t'en fais pas. Il n'y a pas de complexe là-dedans, je suis d'aplomb, sois tranquille. Il y a tout bonnement que tu es belle et jeune. Je suis fier de toi. Tiens !... Je ne te l'avais jamais dit, mais un soir, il y a peut-être trois mois de ça, où tu sortais des Trois Quartiers, je t'ai emboîté le pas — sans savoir. Et au moment où j'allais t'accoster, je dis « Allons bon. C'est ma mère ».

HENRIETTE. — Fais quand même attention à ne pas dire trop de bêtises.

JEAN. — Sans aller plus loin, quand j'avais douze ans et que j'ai commencé à comprendre tous vos trucs — tu vois ce que je veux dire ? — et que l'autre, mon père, quoi — était avec toi, devant moi... démonstratif, mettons, pour un rien je l'aurais pris en grippe. La même chose pour tous ceux qui t'approchaient. Tu étais à moi. Un point, c'est tout. Si la vie n'était pas ce qu'elle est, moi, je t'aurais épousée. J'y ai renoncé, naturellement.

HENRIETTE. — Va travailler.

JEAN. — C'est pour te dire que je ne suis pas très content de mon père quand je le vois

aujourd'hui se laisser piper ailleurs, alors qu'il a un pareil lot à domicile.

HENRIETTE. — Pour le cas qu'il en fait !

JEAN. — Mais tu tiens à le garder quand même ?

HENRIETTE. — Je te supplie une dernière fois de cesser cet interrogatoire !

JEAN. — Après tout, si tu ne l'aimais pas, tu sais ce que je te dirais ? « Faisons nos malles et laissons-le en plan ». On filait à Biarritz tous les deux dans la villa et vogue la galère. Ça lui apprenait à vivre...

HENRIETTE. — Et ça avancerait à quoi ?

JEAN. — C'est surtout quand on n'est pas là qu'on est vraiment là. Je vais t'expliquer dans le détail.

HENRIETTE. — En gros ?

JEAN. — Tu es là. Il se dit : « Si seulement elle n'était pas là ». Tu n'es pas là : « Si seulement elle était là ! »...

HENRIETTE. — Conclusion ?

JEAN, *avec évidence.* — Sois pas là !

HENRIETTE. — Ton père est encore malade, ne l'oublie pas !

JEAN. — La belle affaire ! Toi aussi, tu es malade ! Et moi-même je finirai par tomber malade parce que tu seras malade ! Avant six mois, ce sera un hôpital ici.

HENRIETTE. — Tu n'as pas remarqué hier soir ?

JEAN. — Quoi donc ?

HENRIETTE. — Pour la première fois depuis de longues semaines, il a mieux mangé. Tu devines pourquoi ?

JEAN. — En effet, comme soufflé au chocolat, qu'est-ce qu'il s'est envoyé !

HENRIETTE. — Ça t'a frappé ?

JEAN. — Tu parles ! Je comptais sur sa part !

HENRIETTE. — Il reprenait goût à la vie. C'est tout.

JEAN. — A la vie, je ne sais pas. Mais au soufflé, sûrement.

Villeneuve est entré. Il a un dossier sous le bras. Il est vêtu avec un peu plus d'élégance que la veille. Sa cravate notamment est à noter. L'œil est légèrement plus vif, sans excès. Il exprime discrètement le reflet d'un espoir.

VILLENEUVE. — Tu es là ? Je te croyais en course !

HENRIETTE. — J'attends Nicole.

VILLENEUVE, *hypocritement.* — J'avais oublié. *(Ingénument :)* Elle doit venir ?

HENRIETTE. — Je te l'ai déjà dit à midi.

VILLENEUVE. — J'ai tant à faire. A propos, est-ce que nous ne devons pas sortir avec elle ?

HENRIETTE, *que son fils pousse du coude, discrètement.* — En principe, oui. Demain.

VILLENEUVE. — Je posais la question parce que demain soir, j'ai un arbitrage dans mon cabinet.

HENRIETTE. — Dans ce cas, nous sortirons un autre jour. Rien ne presse.

VILLENEUVE, *qui ne veut pas laisser passer l'occasion.* — Entendu pour demain. *(Faussement machinal :)* Tout cela n'a d'ailleurs aucune espèce d'importance, ai-je besoin de le dire ?

HENRIETTE. — Si tu préfères ce soir ?

VILLENEUVE, *catégorique malgré tout.* — D'accord ; ce soir. Il fait beau. Profitons !

JEAN, *qui risque une intervention.* — Il vient de pleuvoir !

VILLENEUVE. — Un ondée, et après ? Le soleil est revenu. J'y vois clair, quand même.

JEAN. — Il chauffe une averse.

VILLENEUVE. — Ne t'occupe pas de ça ! Au lieu de nous faire de plates réflexions sur la pluie et le beau temps, tu ferais mieux d'étudier ton Dalloz... Ça tombe très bien. C'est le jour de sortie de la bonne. Veux-tu qu'on aille au restaurant, ça t'évitera de la fatigue ici.

HENRIETTE. — A la condition que Nicole soit libre ?

VILLENEUVE, *content, sans vouloir le laisser paraître.* — Marchons comme ça ! C'est parfait. *(A son fils avec cordialité :)* Ça va toi, le loustic ?

JEAN. — Et toi, mon petit papa ? Ta santé, ça va ?

VILLENEUVE, *en s'en allant.* — J'essaie de faire aller.

JEAN. — Dans tous les cas, il y a progrès !

VILLENEUVE, *avant de sortir.* — Très léger. Ne nous emballons pas. *(Il s'est retourné et aperçoit Jean qui retient un rire.)* Pourquoi cet air béat ? Tu as besoin d'argent ?

JEAN. — J'ai des frais, tu t'en doutes !

VILLENEUVE, *généreux, à son fils.* — Tiens, deux mille. Tu iras te promener ce soir puisque nous ne serons pas là... *(Avant de disparaître :)* Tu pourrais quand même dire merci.

Et il s'éloigne d'un pas alerte.

JEAN. — A la bonne heure. Ça paie ! *(Il regarde sa mère.)* Evidemment la question l'intéresse !

HENRIETTE. — Je ne te le fais pas dire.

JEAN. — Il m'a même chipé une cravate, tu te rends compte s'il déménage ?

HENRIETTE. — Pour lui plaire !

JEAN. — Parce qu'il n'en a pas assez profité. C'est là où je voulais en venir.

HENRIETTE. — C'est-à-dire ?

JEAN. — Il n'est pas purgé !

HENRIETTE. — Purgé ! Tu as de ces mots !

JEAN. — Je te jure bien que si elle était ici à ta place, casse-pied comme je la connais, il ne la supporterait pas trois jours d'affilée, moi je te le dis !

HENRIETTE. — On ne sait pas.

JEAN. — Il ne l'a pas assez vue, c'est tout. Moi je le sais par cœur : la belle Mme Martin comme em... !

HENRIETTE. — S'il aime ça ?

JEAN. — Lui ? Maniaque comme pas un ! Et même assez radin, on en sait quelque chose !... Dans un bar, comme ça, en passant, et chouette comme elle en a l'air, ou au *Fruit Défendu*, un soir, dans un coin du jardin, sous la lampe, avec du champagne qui vous fait rigoler, naturellement, ça va comme sur des roulettes, tu penses ! Mais sans arrêt sur le dos et même dans les bras... En finale, tu gagnes !

HENRIETTE. — Pas sûr.

JEAN. — A moins que... naturellement !

HENRIETTE. — Quoi donc ?

JEAN. — Que ce soit le grand truc, la femme de sa vie, malgré ce qu'elle est, parce que c'est tombé pile ! Ça nous arrive une fois sur cent.

HENRIETTE. — Il suffit de cette fois-là !

JEAN. — Dans ce cas-là, qu'est-ce qu'on risque ? C'est qu'il n'y a rien à faire. Donc on n'a rien à perdre ! C'est enfantin comme raisonnement ! Même que s'il nous lâche, moi je me fais fort de te trouver quelqu'un d'autre. Un jeu, avec tes jolis yeux et tes airs distingués.

HENRIETTE. — Avoue que nous avons une drôle de conversation tous les deux !

JEAN. — Je te protège, c'est régulier !... Crois-moi, ça ne dure jamais ces histoires-là !

HENRIETTE. — A ton âge, peut-être !

JEAN. — Au sien pareil. Tu as tenu vingt ans. Il n'y a pas de raison. Tu tiendras !

HENRIETTE. — Assez de bêtises. Sauve-toi !

JEAN, *qui prend sa mère dans ses bras.* — Et tu sais, ma petite maman, tu peux être tranquille. Je n'oublierai jamais ce que je te dois.

HENRIETTE. — Quoi donc ?

JEAN. — D'être là ! Ça compte, non ?

La porte au centre s'est ouverte pour laisser le passage à la belle Mme Martin, éclatante de santé et de joie et qui entre dans un grand mouvement. Henriette l'accueille avec une réserve assez inquiétante, dont Mme Martin ne s'aperçoit d'ailleurs pas, dans son exubérance.

NICOLE, *bras tendus.* — Chérie !

JEAN. — Bonjour, madame Martin !

NICOLE. — Bonjour, Jean... Ça va ?

JEAN. — On espère que ça ira. Au revoir, madame Martin.

Et sur un signe à sa mère, qu'il invite au calme, il s'est éloigné.

NICOLE. — Il me plaît décidément beaucoup ton fils !

HENRIETTE. — Lui aussi ?

NICOLE. — Comment lui aussi ?

HENRIETTE. — Tous les hommes te plaisent ?

NICOLE. — Tous, c'est quand même beaucoup dire. J'ai mon type, naturellement.

HENRIETTE, *énigmatique.* — Tu ne trouves pas qu'il ressemble de plus en plus à son père ?

NICOLE. — En plus jeune, bien sûr ! Ce qu'on en dit, hein ?

HENRIETTE, *même jeu.* — Et ce qu'on en fait, hein ?

Un léger temps.

NICOLE. — Dans tous les cas, j'aurai bien fait, moi, de profiter de ma liberté. Fini, ma belle ! Si tu savais combien je suis heureuse. Et maman donc ! C'est tout un événement, chérie !

HENRIETTE, *qui se dégage.* — Il y a du nouveau ?

NICOLE. — Tu ne te doutes sûrement pas de ce qui vient de m'arriver.

HENRIETTE. — Depuis hier ?

NICOLE. — En rêve, on ne fait pas mieux, Henriette. Plus besoin de se casser la tête à chercher une situation. Elle s'est trouvée toute seule.

HENRIETTE. — Ah oui ?

NICOLE. — Tu ne devines pas ?

HENRIETTE. — Tu vas me le dire !

NICOLE. — On m'aurait dit : « Prie, Nicole. Demande au ciel le plus qu'il peut t'accorder », je n'aurais pas osé. On a tous tellement à faire. Et voilà qu'il me le donne ! Et même au delà, Henriette, au delà. *(Démonstrative :)* Ah ! je pourrai le remercier celui-là. Je le ferai d'ailleurs ou il faudrait que je sois bien ingrate.

HENRIETTE. — Tout le monde l'est, à tour de rôle.

NICOLE. — On oublie, bien sûr ! Où en étais-je ?

HENRIETTE. — Au ciel.Redescends sur terre.

NICOLE. — J'y arrive. Figure-toi que pas plus tard que ce matin — il pouvait être vers les midi — on sonne chez moi. Une veine, j'étais prête de bonne heure. Il faut te dire que j'ai les peintres et que tout est à peine logeable, je ne t'apprends rien en supposant que tu étais au courant. Bref, ma bonne va ouvrir. Je l'entends qui parlemente dans la porte. Ça n'en finissait pas. Je prête l'oreille et je passe le nez. Et qui vois-je ? De trois-quarts, une gerbe de roses dans les bras ? Je te le donne en mille. Un monsieur grand, bien épaulé, au regard gris et perçant, avec une voix grave et chaude qui vous fait de l'effet tout de suite, surtout pour moi qui les aime comme ça, bref un de ces hommes dont on se dit quand on les rencontre « Hé, hé ! ». Là-dessus il s'incline, en gentleman qui a des manières naturelles. Moi, je dis « Entrez, Monsieur », sans trop avoir l'air, tu t'en doutes ? C'était lui !...

HENRIETTE. — C'était qui ?

NICOLE, *dans une même foulée d'exubérance.* — Donc, je me tiens sur mon quant à soi, un peu soufflée quand même par une pareille visite et voilà ce que ça donne. Tu permets que je te joue la scène ? « Madame, depuis le jour béni — entre nous, je le crois très pieux en plus, je te dirai pourquoi après — depuis le jour béni où la providence vous a placée sur mon chemin, je n'ai cessé un seul instant de penser à vous. Je sais qui vous êtes, je me suis renseigné — crois-tu que ça sert quand même, les réputations ? — Je suis libre. Je vous aime absolument. Il vous appartient de réfléchir d'abord, comme je l'ai fait moi-même, de décider ensuite. En ce qui me concerne, mon choix est fait. Pardonnez-moi si j'ai pris la liberté de vous le dire sans plus attendre. Mon amour est à bout de patience ». C'était lui !... Crois-tu qu'ils sont drôles les hommes quand ça les tape.

HENRIETTE. — C'était qui ?

NICOLE. — Là-dessus, on continue à faire connaissance, on va déjeuner au Bois, chauffeur en tête, dans une voiture que je te laisse à penser. A cinq heures, il partait pour Madrid, dans sa Cadillac. Il en revient jeudi. Et me voici aimée et amoureuse, sans parler de la situation qui est une question secondaire, mais qui a forcément son importance, même si on

n'en parle pas, ce qui est sous-entendu. Le temps des formalités et ça y est ! Je me marie ! *(Dans une explosion de joie :)* Henriette, je me marie ! Même qu'après on ira en Ecosse... C'est bien simple, il a des châteaux partout.

HENRIETTE. — C'est un Anglais ?

NICOLE. — Même pas. J'ai toutes les veines.

HENRIETTE. — Qui est-ce ?

NICOLE. — Le monsieur de l'avion, qu'on était revenus de Cannes ensemble et que je t'avais dit hier : « Dommage que je n'eusse pas été libre ! » On se rencontre en l'air ! On finit à l'église ! L'espace, crois-tu ?

HENRIETTE. — Mais alors, c'est Michel Daquinet ?

NICOLE. — En personne, ma belle. Et sur son trente et un ! Chez moi !

HENRIETTE. — Et il veut t'épouser ?

NICOLE. — Quand je me déciderai à dire oui. Tu penses bien que c'est déjà fait ! On a même parlé de toi !

HENRIETTE. — De moi ?

NICOLE. — De vous. J'ai dit qu'on était très liés. Ça faisait bien dans le standing. D'ailleurs, il vous connaît.

HENRIETTE. — Mais le monsieur ?

NICOLE. — Quel monsieur ?

HENRIETTE. — L'homme au klakson ?

NICOLE. — C'est loin ça depuis hier !

HENRIETTE. — Je le croyais jaloux !

NICOLE. — C'est moi qui l'hébergeais ! Sans blague !

HENRIETTE. — Où est-il passé ?

NICOLE. — A Zurich où il est allé retrouver sa femme. J'espère bien qu'elle le gardera, celle-là !

HENRIETTE, *vexée.* — Celle-là ?

NICOLE. — Ben oui,celle-là ! Enfin, sa légitime ! Ça la regarde !

HENRIETTE. — Naturellement !... *(Un léger temps.)* Et s'il t'aime ?

NICOLE. — Je sais me défaire, rassure-toi.

HENRIETTE. — Ainsi, tu penses maintenant aux choses sérieuses ?

NICOLE. — J'espère bien que ce sera cette fois définitif, tout au moins pour un bon bout de temps.

HENRIETTE, *posément.* — Et te voici donc à la veille d'être riche et heureuse ?

NICOLE. — Depuis le temps qu'on attend, maman et moi, c'est bien notre tour, pas vrai ? Et puis, tu sais, au fond, il n'y a que ça de vrai.

HENRIETTE. — Ça, c'est-à-dire ?

NICOLE. — Un foyer, pardi, avec un homme sur qui on peut compter sur tout sans avoir à s'occuper de rien. C'est encore le plus simple, crois-moi !

HENRIETTE. — Un vrai mari, quoi ?

NICOLE. — Exactement.

HENRIETTE. — Que l'on a bien à soi ? Qui n'a rien d'autre en tête ?

NICOLE. — Que soi. Que moi, quoi !

HENRIETTE. — On n'en demande pas plus, n'est-ce pas ?

NICOLE. — Pas moins non plus. Pas folle, Nicole. Là-dessus, on file chez Smith. J'ai tellement à faire après, chérie ! *(Spontanément, elle se jette dans ses bras.)* Au fur et à mesure je te dirai la suite... Je suis si heureuse que j'ai peur d'en tomber malade. Comme je suis faite, crois-tu ! Je me fais peur !

HENRIETTE, *qui la retient d'un geste net et précis au moment où elle s'apprête à sortir.* — Dis-moi, Nicole. Tu as cinq minutes ?... Tu veux te rasseoir ?... J'aimerais te poser une question.

NICOLE. — Quelle question ?

HENRIETTE. — Tu ne la devines pas ? Aucun pressentiment ? Rien qui te gêne ?

NICOLE. — Rien. Quoi ?

HENRIETTE. — C'est au sujet de mon mari, figure-toi.

NICOLE. — C'est vrai, au fait ! Comment va-t-il ?

HENRIETTE. — Tu me promets de répondre avec franchise ?

NICOLE. — Comme on est née, on reste. Moi je ne sais rien cacher, tu le sais bien !

HENRIETTE. — Donc, je peux parler ?

NICOLE. — Je t'y invite, Henriette. Il ne manquerait plus que ça.

HENRIETTE, *de façon inquiétante.* — Alors allons-y. Si tu le veux bien, nous allons ouvrir le débat.

NICOLE. — T'as l'air d'un magistrat. Tu me donnes la tremblotte.

HENRIETTE. — Déjà ?

NICOLE. — Je ne te l'ai jamais dit, Henriette mais tu m'en as toujours imposé, même que c'est plus fort que moi. Je t'admire !

HENRIETTE, *nette et redoutable.* — Entre mon mari et toi, il n'y a jamais rien eu ?

NICOLE, *offensée.* — Henriette, oses-tu ? Mais réfléchis un peu. Tu es mon amie !

HENRIETTE. — Et puis ?

NICOLE. — Oh ! bien sûr, ça n'empêche rien

HENRIETTE. — Alors ?

NICOLE. — Tu m'as tout de même accueillie ici, les bras ouverts, avec une gentillesse qui m'a guérie de ma peine, au lendemain d'Arthur rappelle-toi !

HENRIETTE. — Après ?

NICOLE. — Comme tu y vas ! Il y a les usages !

HENRIETTE. — Ça !

NICOLE. — Oh ! je sais bien, les usages, hein Mais je ne peux pas permettre que tu me croie coupable d'une saleté pareille. Car il faut appeler les choses par leur nom. Ce serait une saleté. Et moi, les saletés, hein ? *(Fièrement :* Je suis propre... Trop même. Et je ne devrais pas m'en vanter. Parce que la propreté, vois-tu, ça finit par vous faire remarquer. Sans vouloir flatter personne. *(Catégorique :)* Voilà, je pense, qui met les choses au point de façon claire et définitive.

HENRIETTE, *qui la fait asseoir au moment où elle se lève.* — Non.

NICOLE. — Je ne veux même plus que tu me questionnes à ce sujet. Mets-toi à ma place surtout à la veille de mon mariage. C'est très désobligeant pour moi et pour ma mère.

HENRIETTE, *directe.* — J'exige une réponse nette. Est-ce que mon mari ne t'a jamais fait la cour ?

NICOLE. — Mais je te l'aurais dit, Henriette ! Et même si je ne te l'avais pas dit — ce qui, après tout, est possible car on ne sait jamais

ce qu'on dit dans ces cas-là et même si on ne dit pas le contraire — je me serais arrangée autrement, tu t'en doutes. Je lui aurais dit : « Monsieur Villeneuve, vous n'y pensez pas. Mais je suis l'amie d'Henriette, monsieur Villeneuve ! » lui eussé-je dit... Mais voyons, c'est élémentaire !

HENRIETTE. — Il aurait pu insister, malgré ta défense ?

NICOLE. — Oh ! je sais bien que ça ne les arrête pas. Au contraire ! Mais à partir de ce moment-là, le reste est affaire personnelle... Et mes affaires personnelles, crois-moi, chérie, je m'en charge. De ce côté-là, tu n'as rien à craindre surtout à présent que me voilà fiancée, c'est encore plus fort. J'espère que tu es rassurée.

HENRIETTE. — Tu es affirmative ?

NICOLE. — Je suis affirmative. Je nie.

HENRIETTE. — Mon soupçon est donc ridicule ?

NICOLE. — Je n'osais pas te le dire, parce que je te respecte. Il est idiot.

HENRIETTE. — J'ai ta parole ?

NICOLE. — Je te la donne. Tu peux même la garder, quitte à ce que je n'en aie plus. C'est net, ça !

HENRIETTE. — Si je te comprends bien, je te dois même des excuses pour le soupçon ?

NICOLE. — Je les prends. On est quitte. Viens chérie ! Et parlons d'autre chose. J'aurais trop de peine !

HENRIETTE, *qui la retient.* — Une seconde. *(Elle appelle :)* Jean ! *(Plus fort :)* Jean !

JEAN, *qui était derrière la porte et fait une apparition ingénue.* — Ma mère ?

HENRIETTE, *posément.* — Dis-moi, mon petit Jean, l'été dernier, pendant que j'étais à Cabourg, n'as-tu pas aperçu ton père accompagné, *A la Pomme d'Api ?*

JEAN, *machinalement.* — *Au Fruit Défendu.*

HENRIETTE. — Merci. *(Froidement à Nicole :)* Je t'écoute.

NICOLE, *qui feint l'innocence et cherche à gagner du temps.* — Ah oui ! C'est cela ! C'est donc cela !... Ce n'est que cela ?... Voilà le pourquoi de l'allusion !... Je m'excuse, mais sincèrement, le détail m'était sorti de la tête... En effet, j'y suis... Un soir d'été. Il faisait même très chaud, je me rappelle...

JEAN. — Il pleuvait.

NICOLE. — Un orage, en effet. *(A Henriette :)* Tu te rends compte si j'ai attaché à cela la moindre importance. *(Avec évidence :)* Je ne sais même plus quel temps il faisait !

JEAN. — Un temps de tonnerre.

NICOLE. — Ça me revient !... Qu'est-ce que ça tombait ! *(A Jean, avec un signe de détresse :)* C'était bien moi, vous en êtes sûr, Jean ?

JEAN. — Nous nous sommes même salués de loin !

NICOLE. — Un petit bonjour du doigt, c'est bien possible. J'y suis. Mais quelle idée d'avoir raconté ça ! *(Ingénument :)* Ça t'intéresse ?

HENRIETTE, *nette.* — Un peu.

JEAN, *à sa mère.* — Toi, du calme ! Je sens que tu vas t'énerver !

HENRIETTE. — Va, va, va ! Laisse-moi.

JEAN. — Excusez-moi, madame Martin. Mais, vous comprenez, une quatre chevaux, c'est tout de même mieux qu'un scooter !

HENRIETTE. — Sauve-toi, je t'ai dit !

JEAN. — Au revoir, madame Martin. Et bonjour à Lambert. *(Avant de disparaître, à lui-même :)* Ça se complique.

NICOLE, *qui voudrait détourner la conversation.* — Il a beaucoup grandi !

HENRIETTE, *glaciale.* — Et toi, beaucoup menti.

NICOLE. — Ça y est. Je l'aurais parié. Te voilà fâchée ! Et pourquoi, grands dieux, pourquoi ?

HENRIETTE. — Comment, pourquoi ? Tu oses me demander pourquoi ?

NICOLE. — Je l'aurais parié ! La voilà qui se monte !

HENRIETTE, *avec une fermeté soudaine.* — Je ne me monte pas. Je me ramasse au contraire.

NICOLE. — Si tu crois que c'est mieux de se ramasser.

HENRIETTE. — Je suis ici chez moi, dans ma maison, dont j'ai la charge et responsable d'un foyer — mon foyer — que j'ai fondé, que j'ai bâti, que je défends.

NICOLE. — Contre qui ? Puisque je suis occupée ailleurs !

HENRIETTE. — Contre ceux qui me l'ont flanqué par terre, exprès ou non.

NICOLE. — Ce que tu peux être pointilleuse, toi alors, pour une malheureuse dînette en banlieue !

HENRIETTE. — Je suis plus affranchie que tu ne saurais le croire. Je m'apprête même à t'en donner la preuve.

NICOLE. — Admettons que j'aie été imprudente ! Et après ?

HENRIETTE. — Comment ? Et après ?

NICOLE. — Ah ! je te jure bien que si c'était à refaire, avec la tournure que ça prend !

HENRIETTE. — Malheureusement le mal est fait.

NICOLE. — Mais puisque tout est fini et que je me marie officiellement.

HENRIETTE. — Tout est fini *pour toi.* Pas *pour lui. (Catégorique et déjà menaçante :)* Et *pour moi* tout commence.

NICOLE, *conciliante.* — Veux-tu que je lui annonce moi-même la nouvelle de mes fiançailles ? Comme ça, tu seras contente ! Et ça arrangerait tout !

HENRIETTE. — Tu lui as fait assez de mal. Je t'interdis de l'aggraver.

NICOLE. — Il serait fixé !

HENRIETTE. — Mais il ne serait pas guéri pour autant. Et c'est toute la question.

NICOLE. — Il aura la preuve qu'il ne m'intéresse pas !

HENRIETTE. — Je n'aurais pas celle que tu ne l'intéresse pas, toi. Tout le problème est là.

NICOLE. — Ce que tu peux les couper en quatre quand tu t'y mets !

HENRIETTE. — Chinoise !

NICOLE, *à elle-même.* — Elle déménage !...

HENRIETTE. — Non pas. Et tu t'en rendras même compte dans les jours à venir.

NICOLE. — Ça promet !

HENRIETTE. — Et ça tiendra, je te l'affirme !

NICOLE. — Ça y est ! Le déballage !

HENRIETTE. — Et si tu veux que ton aventure ne tourne pas au drame, je te conseille de garder le secret, et que rien jamais ne transpire de ce qui se passe entre nous.

NICOLE. — Si, en plus, tu pars dans les phrases !...

HENRIETTE. — Nous sommes d'accord ?

NICOLE. — En effet ! Ça m'en a tout l'air !

M. Villeneuve vient d'entrer. Il est, décidément, nettement mieux que la veille. Mais il n'en joue pas moins la comédie d'un homme surpris par une visite qu'il espérait pourtant et faussement indifférent à la présence de Nicole. Henriette prendra sur elle d'être aimable, au cours de la scène qui va suivre.

VILLENEUVE. — Oh ! par exemple !... *(Il s'avance.)* Bonjour !

NICOLE, *réservée.* — Bonjour. *(A Henriette :)* Sincèrement, je ne le trouve pas mal du tout.

Un temps. Henriette savoure son embarras.

VILLENEUVE. — Ma femme est si heureuse de vous revoir, madame Martin. Vous aussi, je sais.

NICOLE, *à contre-cœur.* — Je suis ravie, naturellement !...

VILLENEUVE. — Ainsi, vous étiez dans le midi, m'a dit Henriette ?

NICOLE, *en détournant la tête.* — J'en suis même revenue, vous voyez !

VILLENEUVE. — Beau temps là-bas ?

NICOLE, *sèchement.* — Très beau. Pourvu que ça dure !

VILLENEUVE. — Contente de retrouver Paris, madame ?

NICOLE, *les dents un peu serrées, l'œil sur Henriette.* — Vous pensez ! Les mots me manquent pour dire ma joie !

VILLENEUVE. — Après une longue absence, on est toujours un peu désorienté, bien sûr !

NICOLE, *nerveuse.* — On est tout drôle, vous l'avez dit, monsieur Villeneuve.

VILLENEUVE. — Il fait chaud sur la Côte ?

NICOLE. — Pas plus qu'ici. *(Elle s'apprête à se lever.)* On peut entr'ouvrir la fenêtre ?

HENRIETTE, *qui va entr'ouvrir la fenêtre.* — Je t'en prie. Ne bouge pas.

Villeneuve en profite pour jeter à Nicole un regard qu'il veut complice et qui exprime sa joie de la revoir. Elle ne réagit pas. Un temps.

VILLENEUVE. — Tu ne dis rien, Henriette ? Serais-je importun ?

HENRIETTE, *très aimable.* — Mais pas du tout, mon chéri. Au contraire. *(A Nicole :)* Tu ne lui demandes pas comment il va ?

NICOLE, *faussement étonnée et attristée.* — En effet ! Qu'est-ce que j'apprends ? On est malade ?

VILLENEUVE. — J'ai souffert d'un peu de dépression. Espérons que ça s'arrangera.

NICOLE, *à Henriette.* — Il n'y a pas de raison, monsieur Villeneuve ! Vous êtes tout de même jeune encore !

HENRIETTE. — Il est d'ailleurs nettement mieux ces jours-ci.

NICOLE. — Il faut prendre sur soi, monsieur Villeneuve ! A quoi cela ressemble de se laisser aller quand on a tout pour être content ! *(A Henriette qu'elle prend à témoin :)* Hein ?

HENRIETTE. — Malheureusement tu connais mon mari ? Il garde pour lui ses ennuis, plutôt que de me les confier. Il me veut heureuse avant tout.

VILLENEUVE. — C'est bien naturel, chérie !

HENRIETTE. — C'est tout de même très délicat. *(A Nicole :)* J'ajoute que ce premier progrès m'enchante et que pour la première fois depuis bien longtemps, il a dîné hier soir avec un peu d'appétit. *(Directe :)* Tu as même repris du soufflé.

VILLENEUVE. — Par gourmandise !

HENRIETTE. — C'est tout de même un signal. *(Du coude, elle a poussé Nicole :)* A ton avis, Nicole ?

NICOLE, *comme une automate.* — C'est bien monsieur Villeneuve, d'avoir repris deux fois du soufflé. Mes compliments !

HENRIETTE, *à son mari.* — Peut-être avais-tu appris dans la journée une heureuse nouvelle ?

VILLENEUVE, *trop heureux de l'explication.* — C'est exact !

HENRIETTE. — Alors, pourquoi ne pas le dire, mon chéri, quand la journée a été bonne ? et ne pas me faire partager ta joie ? *(Gentiment :)* Tu as faim, ce soir ?

VILLENEUVE. — Je mangerai, sans plus. Au fait, ne devons-nous pas dîner ensemble ?

NICOLE. — On avait dit demain.

HENRIETTE. — Et pourquoi pas ce soir ? Fais-lui plaisir ! Il a si peu d'occasions de se distraire !

VILLENEUVE, *détaché.* — Précisément, ce soir je suis libre.

HENRIETTE, *de plus en plus aimable.* — Nous avons été tellement privés de toi ici depuis six mois. Est-ce vrai, Adrien ?

VILLENEUVE. — Peut-être est-ce un peu cela.

HENRIETTE. — On pourrait dîner gentiment au grand air dans un restaurant du Bois. Après on verra. Les chansonniers ou le cabaret... On dansera au besoin... Tu nous invites, mon chéri ?

VILLENEUVE. — Bien entendu. Je vous invite. Nous dînerons à la campagne.

HENRIETTE. — C'est cela ! Sous une tonnelle. Ce sera charmant !

VILLENEUVE, *ravi et sans méfiance.* — On éprouve tant de plaisir à revivre ses souvenirs de jeunesse. C'est si loin tout cela ! *(A Nicole.)* Je m'excuse, madame. J'ai à terminer mon courrier à côté. Je suis à vous dans un instant.

JEAN, *qui le croise dans la porte.* — Ça va, mon petit papa ? Tu as décidément meilleure mine aujourd'hui.

VILLENEUVE. — Ne prends donc pas cet air hilare pour parler de ma mine. *(Avec une tape amicale :)* Zigoto, va !

Et Villeneuve qui redresse la taille, s'est éloigné d'un pas alerte.

JEAN, *avant de sortir, porte en face.* — A

bonne heure ! Il gaze, le paternel... Merci, madame Martin.

NICOLE, *surprise.* — Merci de quoi ? Qu'est-ce qui lui prend à lui aussi ?

HENRIETTE, *posément et qui reprend un ton sérieux.* — Merci du plaisir que tu fais à son père ! Tu es en train de le guérir ! Il ne tient qu'à toi qu'il aille tout à fait bien... *(Insinuante :)* Je précise que nous y comptons. *Beaucoup.*

NICOLE. — Sur qui ? Sur moi ?

HENRIETTE. — Puisqu'il a besoin de toi pour être heureux, cet homme ?

NICOLE. — Mais puisque c'est fini, même Lambert que j'ai connu après ? Que d'histoires, Henriette, pour un petit dîner *A la Feuille de Vigne !*

HENRIETTE, *qui rectifie.* — *A la Pomme d'Api.*

JEAN, *en passant, même jeu.* — Pardon. *Au Fruit Défendu.*

NICOLE. — On ne va quand même pas faire le tour de la banlieue pour des bêtises !

HENRIETTE. — Roumaine !

NICOLE. — Décidément, tous les pays vont y passer. Qu'est-ce que l'Asie vient faire là-dedans ?

HENRIETTE, *avec autorité.* — Alors voilà : mon mari, par ta faute, est tombé malade. Il te revoit, il va mieux, nous en avons la preuve. Moi, je n'ai pas le choix des remèdes. Tu me saisis ?

NICOLE. — Puisqu'il remonte la pente !

HENRIETTE. — Tu le conduiras en haut.

NICOLE. — Quitte à rester, moi, en bas ?

HENRIETTE. — Peu m'importe.

NICOLE. — C'est une menace ?

HENRIETTE. — Tu jugeras !

NICOLE. — Parce que tu sais, moi, les menaces...

HENRIETTE. — Ne relève pas la tête. Je te le conseille une dernière fois gentiment.

NICOLE. — Tu ne me fais pas peur, Henriette !

HENRIETTE. — Je m'en doute. Je connais ton toupet.

NICOLE. — Et dire que les amies, c'est toujours pareil !

HENRIETTE. — D'abord, permets. Nous ne sommes plus des amies.

NICOLE. — On est d'anciennes amies quand même, non ?... Même que j'ai beaucoup de peine, Henriette, si tu veux savoir. Car je t'aime bien, moi, tout compte fait. Et sans mentir, tu es bien la dernière à qui j'aurais voulu donner du tracas. *(Elle sèche ses yeux.)* Entre nous, je ne méritais pas ça, je peux me le dire personnellement.

HENRIETTE. — Et moi ?

NICOLE, *en larmes.* — On est des malheureuses, Henriette. Et faut-il que j'aie été bête ! Si encore je l'avais vraiment aimé, cet idiot-là.

HENRIETTE. — Sois donc polie, veux-tu ?

NICOLE. — Si encore ç'avait été de ma part un calcul, ou le désir de t'embêter, tu comprends — comme M^me^ Lucas par exemple que je ne pouvais pas sentir —. Là, je me suis vengée — ah ! oui alors ! Mais toi, chérie ? Si j'avais voulu prendre ta place, je suppose, là je dirais : « Bon, Nicole. Tu paies. Tu n'avais qu'à ne pas y aller ». Mais j'étais venue ici, un soir, croyant t'y trouver. Il était seul... C'est bien le hasard, ça ! J'ai même dit « Doucement, M. Villeneuve ! Hé, hé ! Ne vous emballez pas ». Là-dessus, la litanie : « Je vous aime. Sans vous je suis perdu. Sauvez-moi !... » *(Innocemment :)* Franchement, qu'est-ce que tu aurais fait à ma place !

HENRIETTE. — La mienne me suffit.

NICOLE. — Et il fallait que ton fils se trouve au Vésinet, ce soir-là !

JEAN, *en passant.* — Pardon. A Bougival !

NICOLE. — C'est malin !... Après tout, vous n'avez qu'à les garder vos maris, vous êtes épatantes !

HENRIETTE, *qui monte de ton brutalement.* — Les garder ! Facile à dire ! Tu as vu sa façon de faire le rond de jambe, de minauder, de te dévorer du regard, de te renifler ?

NICOLE. — Me renifler ? Qu'est-ce que tu vas chercher ? Là, tu es injuste, Henriette. Tout ce que tu voudras, il a été correct aujourd'hui ! Et pour moi qui l'ai connu, je te jure que c'était autre chose, tu peux me croire !

HENRIETTE. — Elle ose le dire !

NICOLE. — Tu le sais ! Pourquoi mentir quand ça ne sert pas ?... A l'époque, tu n'y voyais que du feu. Et parce qu'à présent, on t'a renseignée et qu'il me traite en gentleman, tu dis : « Il te renifle ! »... Sois logique !

HENRIETTE. — Il est visible qu'il ne pense qu'à te tenir dans ses bras sans doute parce que tu en es sortie trop tôt !

NICOLE. — Tu ne vas pas m'apprendre ce qu'on a fait ensemble. *(Avec évidence :)* J'y étais, pense !

HENRIETTE. — En tous cas, il n'est pas purgé, c'est clair !

NICOLE. — Je ne sais pas si c'est la chaleur mais tu as de ces expressions, toi alors !

HENRIETTE. — Je dis la vérité. Un amour ne meurt que d'épuisement. Il meurt, parce qu'il est au bout de sa course. Parce qu'on a envie d'autre chose. Il faut que la fièvre tombe.

NICOLE. — Mais la mienne est tombée depuis longtemps. D'abord je n'en ai jamais eu.

HENRIETTE. — La sienne doit baisser.

NICOLE. — Vois un médecin !

HENRIETTE. — Tu es le seul qui lui convienne. Qu'il t'aime, puisque ça lui chante, mais je lui veux bonne mine. Tu m'as comprise cette fois ?

NICOLE. — Tu ne vas quand même pas me demander des choses folles ?

HENRIETTE. — Chacun son tour !

NICOLE. — Je ne l'ai pas pris en charge pour la vie, ton bonhomme !

HENRIETTE. — Il a besoin de toi. Débrouille-toi !

NICOLE. — Mais moi je ne suis plus dans le bain.

HENRIETTE. — Il faut t'y remettre.

NICOLE. — Tu es à enregistrer, vraiment !

HENRIETTE. — Prends ma place. Je te la donne !

NICOLE. — Moi, je te la laisse !

HENRIETTE. — Puisque tu es le stimulant, le piment, l'aiguillon et mieux encore, le moteur qui fait avancer la voiture !

NICOLE. — Nous voilà lancées sur l'autodrome à présent !...

HENRIETTE. — Puisque tu lui es nécessaire, il faut en prendre ton parti et continuer ton numéro.

NICOLE. — Ce serait beau !

HENRIETTE. — Tu t'arrangeras ! Ce n'est pas mon affaire.

NICOLE. — Que tu dis !

HENRIETTE, *définitive.* — Je dis ce qui sera.

NICOLE. — Elle va me rendre folle.

JEAN, *qui vient d'entrer.* — Pas besoin de moi, maman ?

HENRIETTE. — Si rien ne t'appelle ailleurs, attends mes ordres, veux-tu ?

JEAN, *en s'en allant.* — Bien, patronne. *(Innocemment, à Nicole, avant de sortir :)* Belle journée, n'est-ce pas, madame Martin ?

HENRIETTE, *à Nicole.* — Puisque tu es la seule à pouvoir rendre à mon mari la santé et la joie, tu poursuivras ici ton œuvre de magicienne. Ma décision est prise.

NICOLE, *les yeux au ciel.* — Mais qu'est-ce qu'elle a après moi !

HENRIETTE. — Puisqu'il n'est plus à moi, il est à toi. Et voilà !...

NICOLE. — Là, Henriette, tu me fais peur !

Nerveusement, Henriette a fait un numéro tout en faisant à Nicole des signes de défi.

HENRIETTE. — « Allo ?... *(Plus doucement :)* Oh ! allo... Madeleine ? Henriette. A quelle heure pars-tu pour Biarritz demain ? Onze heures. J'ai décidé de partir avec toi. Tu pourras passer me prendre ? Merci. Moi aussi je suis heureuse. *(Avec défi, en regardant Nicole :)* Je suis très heureuse. »

NICOLE. — Tu as bien de la chance !

HENRIETTE. — Il ne tient qu'à toi que tout aille à merveille !

Puis elle a raccroché lentement.

NICOLE. — Mais je me marie moi !

HENRIETTE. — Tu te marieras *après.*

NICOLE. — Si encore j'étais libre, mon Dieu, hein, et surtout si ça pouvait tout arranger, malgré que j'en serais malade et qu'il n'est pas du tout mon genre... *(A elle-même:)* Qu'est-ce qu'on arrive à dire ?... Mais enfin, mettons... Je te ferais bien un intérim, le temps de lui faire changer d'avis. Ça, je m'en charge et j'en ai calmé d'autres ! Mais avec Michel à Madrid et qui revient jeudi pour publier les bans, sans avoir besoin d'inventer ! Vraiment, Henriette, je ne suis pas disponible. Je t'assure, chérie, que je ne peux pas. Rends-toi compte des draps où tu me mets !

HENRIETTE. — Ceux où tu t'es fourrée. Tant pis pour toi. *(Volubile :)* Tu seras maîtresse de maison. Je le suis bien, moi ! Tu lui consacreras chaque minute de ton temps. Je le fais bien, moi, depuis vingt ans. Si la providence t'a désignée pour être pour lui une compagne idéale, je te le laisse pour la vie. J'aime le sport. Toi aussi. Nous en aurons. Nous allons même nous mesurer loyalement... Et plutôt que le voir traîner des regrets éternels et devoir me battre ici pour conserver la place, je prends le risque de tout perdre. Ah ! tu croyais peut-être que j'allais implorer son amour à genoux ? Ou te faire je ne sais quelles menaces ? Et m'accrocher, comme un enfant à un homme qui t'a choisie ? Tu croyais cela ?... Je ne me fâche même pas. Je ne chasse personne. Chacun ira à ses plaisirs. *(A Nicole qui a pris le téléphone :)* Qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE. — J'appelle un docteur.

HENRIETTE. — Tu es malade ?

NICOLE. — Toi, tu vas mal.

HENRIETTE. — Lucide et calme, bien au contraire. Je t'ai dit mon programme. Je te conseille de l'observer.

NICOLE. — Hé dis !

HENRIETTE. — Hé dis ?

NICOLE. — Oui, hé dis !

HENRIETTE. — Ou tu me rendras le service que je te demande, ou tu prendras d'autres risques, plus grands encore. Et ça n'est pas tout.

NICOLE. — Ah oui ?

HENRIETTE. — Prends garde.

NICOLE, *qui s'est dirigée d'un pas rapide jusqu'à la porte et s'est retournée.* — Tu es d'assez loin mon aînée, mais un peu jeune quand même. On ne me le fait pas à l'estomac, madame. Tous mes regrets.

HENRIETTE. — Tu as bien réfléchi ?

NICOLE, *avec une révérence.* — De ce pas, je te salue, chérie ! *(A elle-même :)* Sans blague !

HENRIETTE, *qui tranquillement, mais avec fermeté, la rappelle au moment où elle va disparaître.* — Nicole, je te préviens que si tu ne joues pas le jeu avec moi, Daquinet, prévenu et renseigné dans le détail, par mes soins, sur la conduite de la femme qu'il aime et informé de la situation où nous sommes, ne te verra de la vie. Je t'en fais le serment... *(Triomphale :)* Ah ! ah !

NICOLE. — Autre manœuvre ?

HENRIETTE. — Loyale, puisque je t'en avertis !

NICOLE. — Les grands moyens ?

HENRIETTE. — Peut-être !

NICOLE. — Alors moi qui suis veuve, qui suis ton amie, et qui m'apprête à faire un vrai mariage avec un homme que j'aime par dessus le marché et riche en plus, me voici priée de faire la grue ici avec le mari de Madame, car pour parler poliment, c'est un métier de grue que tu m'imposes ? *(Puis, suppliante :)* Henriette !

HENRIETTE. — Ou tu cours ta chance de libérer mon mari et moi avec, ou Daquinet ne t'épousera jamais.

NICOLE. — Henriette !

HENRIETTE. — Je n'ai pas d'autres moyens de me défendre. Je me bats avec ceux du bord. Et si tu trahis ce secret et que mon mari soit informé ou seulement qu'il se doute, tu n'épouseras pas Daquinet. Je connais ses principes. Ce ne sera pas *possible.* Jamais.

NICOLE. — Mais je l'aime, Daquinet !

HENRIETTE. — Nous avons ici la priorité.

NICOLE. — Tu me ferais perdre la chance de ma vie ?

HENRIETTE. — J'essaie seulement de retrouver la mienne.

NICOLE. — Il a un yacht, une Cadillac, un avion, des châteaux !

HENRIETTE. — Moi un foyer, un fils et un mari depuis vingt ans.

NICOLE. — Mesure bien les risques, Henriette !

HENRIETTE. — Je suis prête à les partager.

NICOLE. — Quitte à tout perdre l'une ou l'autre ?

HENRIETTE. — Au besoin, même la vie !

Et machinalement, Henriette a sorti le revolver-miniature et le manipule négligemment.

NICOLE, *apaisée.* — Raisonnons, Henriette. Me rencontrer comme ça, pour un moment, c'est une chose tu comprends ? On sort un soir, il fait beau, on dîne, on blague, on se fait des petites politesses, histoire de ne pas dire non, ça bien sûr, on plaît.

HENRIETTE. — Les détails ne me regardent pas. Tu es en danger. Fais attention !

NICOLE. — Donc, c'est un ordre que tu me donnes ?

HENRIETTE. — Un conseil tout au plus.

NICOLE. — Sinon tu... ?

HENRIETTE. — Sinon je.

NICOLE. — Et si je me débarrasse de ton lapin d'une manière ou d'une autre ?

HENRIETTE. — Nous verrons. C'est prématuré.

NICOLE. — Tu ne vas quand même pas m'obliger à faire ici le ménage, non ?

HENRIETTE. — Je te laisse la bonne. Plains-toi !

NICOLE. — Mais on n'a jamais vu ça, Henriette. Et pourtant qu'est-ce qu'on n'a pas vu, hein ?

HENRIETTE. — On le verra.

NICOLE. — C'est toi qui l'auras voulu ?

HENRIETTE. — J'en prends la responsabilité et les risques.

NICOLE. — Tu permets quand même que j'aille informer ma mère ?

HENRIETTE. — Non. Tu téléphoneras !

NICOLE. — Et toi, qu'est-ce que tu vas faire ?

HENRIETTE. — Tu vas voir !

NICOLE. — Car je n'ai pas tout vu ?

HENRIETTE. — Rien encore.

NICOLE. — Et je coucherai où ? Car enfin je coucherai bien quelque part et seule, j'espère ? Tu ne vas pas me demander la suite par dessus le marché, non ? Je suis veuve, ne l'oublie pas !

HENRIETTE. — Nous avons deux chambres d'amis. Tu choisiras.

NICOLE. — Sans avoir tellement voyagé, j'ai quand même vu pas mal de choses, mais jamais ça.

HENRIETTE. — Ça te changera !

NICOLE. — Je te jure bien que si je n'aimais pas Michel autant que je le crois !... Même ma vie, ça ne me ferait pas peur, sans savoir !

HENRIETTE. — Mais il y a ton mariage à la clef. *(Triomphante :)* Ah ! ah !

NICOLE, *fièrement.* — A part ça, est-il indiscret de demander pour combien de temps Madame m'engage ?

HENRIETTE. — Cela dépendra de toi.

NICOLE. — Et si je le dégoûte ?

HENRIETTE. — Je te donne huit jours.

NICOLE. — Cinq ? Michel sera rentré mardi.

HENRIETTE. — C'est à moi que les décisions appartiennent.

NICOLE. — Mais tu me laisses à moi le boulot. Et c'est moi qui me bats naturellement. Et tu files toi, vers le Sud. Toujours la même histoire ! Je figure moi la Troupe et toi l'Etat-Major. Et dame, l'Etat-Major il file sur Biarritz ! Et je suis faite aux pattes ! C'est digne de l'antiquité vraiment.

HENRIETTE. — Du Concert Mayol au Théâtre d'Orange, il n'y a qu'un pas !

NICOLE, *avec défi.* — Donc je m'installe ?

HENRIETTE. — C'est tout ce que je demande.

NICOLE. — Avec mes malles ? Car j'amènerai mes malles ! *(Héroïquement :)* Je change de robes, moi !

HENRIETTE. — Je n'y vois pas d'inconvénient.

NICOLE. — Et mes chiens ! Car je les aime mes chiens, sans vouloir faire d'histoires. Ce sera tant pis pour tes tapis.

HENRIETTE. — Je te les sacrifie !

NICOLE. — Et je ferai de la musique, car j'aime la musique !

HENRIETTE. — Tu feras ce qu'il te plaira !

NICOLE, *décidée à tout — elle ne sait trop à quoi — et qui élève la voix.* — C'est très bien. Tu peux compter sur moi. *(Sur un air de revanche :)* Ah ! ah !

HENRIETTE, *posément.* — J'ajoute que mon mari a pris ici, depuis vingt ans, un certain nombre d'habitudes dont je suis prête à t'informer et qu'il sera sûrement sensible aux attentions que tu auras pour lui. Je t'en remercie à l'avance.

NICOLE. — Sache en tous cas que si je cède à ta menace de me faire perdre Daquinet, je ne t'obéis que parce que j'y suis contrainte et forcenée *(sic)*, et tu risques au moins autant que moi dans cette affaire. Je te le dis sans ombrage *(sic)*.

HENRIETTE, — Sans ombrage ni ambage. Mais au moins la situation sera nette et nous saurons, l'une et l'autre, à quoi nous en tenir. Voilà ce qui importe. *(On entend un bruit de porte.)* Et de la gaieté surtout. Qu'il ne s'aperçoive de rien. Secret sur toute la ligne ?

NICOLE. — Sinon tu ?

HENRIETTE. — Sinon je.

NICOLE, *les yeux au ciel.* — Ce qu'on peut vous demander des fois !...

Et Villeneuve est entré, en tenue d'été, très élégant, visiblement heureux de s'apprêter à passer une bonne soirée. Chacun prend sur soi d'afficher des airs désinvoltes et gais ou innocents.

VILLENEUVE. — Quand vous voudrez, mes amies. Je suis prêt !

HENRIETTE. — Dis-moi, Adrien. Deux mots seulement. J'espère que tu ne m'en voudras pas d'avoir pris une petite décision sans toi. Pas grave, d'ailleurs.

VILLENEUVE. — Un peu de porto, madame Martin ?

NICOLE. — Avec beaucoup d'eau. J'ai très soif...

VILLENEUVE, *qui sert le porto.* — Le temps. Je le crois à l'orage.

NICOLE. — Ça doit être ça. Merci.

HENRIETTE, *doucement à son mari qui a déposé le carafon.* — Tu oublies ta femme Adrien.

VILLENEUVE, *qui réparè.* — Chère Henriette ! Excuse-moi.

JEAN, *qui est entré.* — Tu oublies ton fils, mon petit père.

VILLENEUVE. — Sers-toi. De cela au moins je te sais capable... Quelle décision, Henriette ?

HENRIETTE. — Promets-moi de ne pas te fâcher...

JEAN. — Papa ! Jamais ! C'est un amour.

VILLENEUVE. — Toi ! F...-moi la paix. Bois !

JEAN, *qui boit d'un trait.* — J'obéis.

HENRIETTE. — Tu sais que depuis longtemps j'avais projeté d'aller faire un tour à Biarritz pour y surveiller les travaux de la villa ? Figure-toi que Madeleine Rabet m'a téléphoné. Elle y part demain par la route pour quelques jours. J'ai pensé que je pourrais profiter de la voiture... Tu n'y vois pas d'inconvénient ?

VILLENEUVE. — C'est elle qui conduit ?... Est-elle prudente au moins ?

NICOLE. — En effet. C'est important.

HENRIETTE. — Elle est très prudente, rassure-toi.

NICOLE. — Des fois, comme ça, on a beau bien conduire. Et puis, hein... dans le décor !...

HENRIETTE. — Avec elle, aucun danger.

JEAN, *machinalement.* — Elle est grand'mère. Tu penses qu'elle tient à la vie !

NICOLE, *qui voudrait bien torpiller le projet.* — Les grand'mères, des fois ça n'empêche rien. On les connaît ! Moi, ce que j'en dis !

HENRIETTE. — Alors, que penses-tu de ce projet ?

VILLENEUVE. — Tu sais que je n'aime pas beaucoup être seul ici. Et puis enfin, sans toi, je m'ennuie. On a l'habitude. N'est-ce pas vrai, madame Martin ?

NICOLE. — Mille fois. Pour ça, vous avez mille fois raison. *(Dans un soupir :)* Comme je vous comprends !

JEAN. — Je serai là, moi !

VILLENEUVE. — Raison de plus pour que j'aie envie d'être ailleurs. Tiens- toi donc à l'écart... *(A sa femme :)* J'aurais tant aimé faire le voyage avec toi, Henriette.

NICOLE. — Voilà ce qui serait bien. Ce serait parfait.

VILLENEUVE. — Malheureusement, c'est impossible. *(Dans un soupir hypocrite :)* Hélas !

NICOLE. — Ça vous changerait, monsieur Villeneuve. Il faut, dans les affaires ! Et il fait beau là-bas. C'est un paradis.

VILLENEUVE, *avec un regard complice à la dérobée, vers Nicole.* — Dont je n'ai pas les clés. Je suis désolé. Je ne peux vraiment pas.

JEAN, *la main sur l'épaule de son père.* — Pas de veine, hein ?

VILLENEUVE. — Mais laisse donc.

HENRIETTE. — Pour que rien ne soit changé à tes habitudes et que la maison ici soit tenue, voilà à quoi j'ai pensé. *(Négligemment :)* Nicole, qui a les peintres chez elle et vit avec sa mère un peu en bohémienne, accepte *(A Nicole qu'elle pousse du coude brusquement :)* — c'est du moins ce que j'ai cru comprendre — de me remplacer ici. Elle a deviné le regret que j'avais de te laisser seul. C'est gentil à elle de se dévouer ainsi, n'est-ce pas ?

VILLENEUVE. — Je suis confus, mais je m'en voudrais d'abuser.

HENRIETTE. — Nicole n'est-elle pas un peu chez elle sous notre toit ?

NICOLE. — Tout de même !

HENRIETTE. — Elle a toujours été pour moi une amie sincère et généreuse. Je sais que je peux lui faire confiance.

NICOLE. — C'était si simple d'aller à l'hôtel. C'était à deux pas de chez moi !

HENRIETTE. — Tu plaisantes !

NICOLE. — Je vous préviens. Je sors souvent le soir ! Je rentre tard ! J'aime la musique. Je me lève à midi passé. Des fois, je me couche de même. J'ai deux chiens. J'ai ma chatte. J'ai maman.

VILLENEUVE, *qui cherche à tout arranger.* — Là n'est pas la question. C'est plutôt peut-être que la présence ici d'une amie — au-dessus de tout soupçon, j'entends bien — mais, toi absente, risque peut-être de prêter à je ne sais quels commentaires. Je ne le pense pas.

NICOLE. — Il y a tout de même les convenances, vu nos situations respectives ou réciproques, comme on voudra. Une veuve de mon âge est-elle bien à sa place dans l'appartement de son amie, pendant que cette dernière est en voyage ? La question se pose, malgré tout !

VILLENEUVE. — Je comprends vos scrupules mais là vous exagérez. Nous habitons l'immeuble depuis vingt ans. Notre réputation est faite.

HENRIETTE. — Et puis enfin, je ne serais pas assez sotte pour courir le risque de donner prétexte à la calomnie, si je ne savais à qui je confie les clés de la maison.

VILLENEUVE. — Bien entendu !

HENRIETTE. — Et surtout je n'irais pas faire confiance à mon mari s'il ne m'avait donné, depuis toujours, la preuve qu'il la mérite.

VILLENEUVE, *ému.* — Merci, Henriette.

HENRIETTE. — Au surplus, rassure-toi, Nicole. Même si je devais me méfier de mon mari — car il le faut toujours — je m'en remettrais à toi du soin de le rappeler à l'ordre. Coquette, tu l'es peut-être, mais loyale, sûrement !...

NICOLE, *sèchement.* — Merci, Henriette !... *(A elle-même :)* Quoi dire d'autre ?

HENRIETTE. — Est-ce parce que je ne vois le mal nulle part et que je crois qu'en définitive chacun fait ce qu'il veut ? Je suis très libérale. *(Directe, à son mari :)* Ce n'est pas ton avis ?

VILLENEUVE. — Exactement.

HENRIETTE. — Le tien aussi ?

NICOLE. — Pareil ! *(A elle-même :)* Forcément. Elle est drôle !...

VILLENEUVE, *à Jean qui n'a pu s'empêcher de pouffer discrètement.* — Où donc es-tu allé prendre ce tic qui te donne à tout propos une expression hilare ?

JEAN. — Je pense à des trucs. Ça n'a rien à voir.

VILLENEUVE. — Ne force donc pas ton talent. Cabotin ! *(Il a levé son verre :)* A votre santé, mesdames !

JEAN. — A ta santé, mon petit papa !

HENRIETTE. — Tu peux venir choisir ta chambre, Nicole ? Et que je te mette au cou-

rant de certaines petites habitudes ?... J'aurai ensuite quelques courses à faire. Tu voudras m'accompagner, Jean ?

JEAN. — Bien maman.

HENRIETTE. — Sur le devant ou sur la cour ? Laquelle ?

JEAN. — Moi j'ai ma fenêtre sur le derrière.

HENRIETTE, *avant de sortir, aimablement.* — La bleue ou la rose ?

NICOLE. — Autant la rose, hein ! Pendant qu'on y est, ça fera plus gai !... *(A elle-même, avant de disparaître :)* Eh bien, vrai !... On me gâte !

Villeneuve est resté seul avec son fils. Un léger temps. Ils s'observent.

VILLENEUVE. — Dis-moi, Jean. Franchement, tu es bien certain que ta mère n'a été au courant de rien ?

JEAN. — Réfléchis un peu. Si cela était, elle ne partirait pas en voyage !

VILLENEUVE. — C'est juste.

JEAN. — Fine comme elle l'est, tu te doutes bien qu'elle se méfierait et qu'elle n'irait pas jouer avec le feu !

VILLENEUVE, *rassuré.* — Evidemment !

JEAN. — Tu as de ces idées toi alors !

VILLENEUVE. — Robinson est d'ailleurs une vieille histoire. Néanmoins, je compte sur ta discrétion.

JEAN. — En famille, tu penses !

VILLENEUVE, *rassuré, avec une tape amicale.* — Merci. Je te revaudrai ça.

JEAN, *même jeu.* — Ça tombe pile. Je suis raide ! Combien penses-tu m'avancer ?

VILLENEUVE, *qui sort son portefeuille et secoue la tête.* — Ah ! celui-là !

JEAN, *même jeu.* — Ah ! celui-là !

Henriette revient, avec Nicole.

HENRIETTE. — Tu lui laisses ta voiture, qu'il me conduise au magasin ?

VILLENEUVE. — Et le dîner ?

HENRIETTE. — Un simple aller et retour !

JEAN. — Dans vingt minutes, on est là. A moins que...

VILLENEUVE. — Ne fais pas le fou, surtout. Pense à ta mère.

JEAN. — Toi aussi, mon petit papa. *(Il a pris le bras de sa mère.)* Si seulement je rencontrais un copain, tu sais ce qu'il penserait ? *(Fièrement :)* « Il ne s'embête pas, Villeneuve »... En route, chérie !...

HENRIETTE, *dans la porte.* — Et surtout, mets-toi bien à ton aise, Nicole. Tu es chez toi ! Tu peux même donner les ordres pour le dîner !... *(A son mari :)* Tu as faim, chéri ?... A tout à l'heure.

Villeneuve est resté seul. Un temps. On entend le bruit d'une porte qui se ferme.

VILLENEUVE, *qui appelle.* — Nicole !

NICOLE, *qui apparaît.* — Qu'est-ce que c'est ?

VILLENEUVE. — Chère et belle Nicole ! Croyez-moi qu'elle est gentille, Henriette !

NICOLE. — Ah oui elle est gentille !

VILLENEUVE. — Dévouée, complaisante !

NICOLE, *dans un soupir, qui en dit long.* — Ah ! oui, elle est complaisante !

VILLENEUVE. — Vous l'aimez, je parie ?

NICOLE. — Ah oui, je l'aime ! il faut que je l'aime !

VILLENEUVE. — Et elle est confiante avec ça !

NICOLE. — Ah ! vous trouvez de ces mots, vous !

VILLENEUVE. — Vous m'aviez quitté ! J'étais désespéré. Je vous ai attendue, rêvée. Et vous êtes là !

NICOLE. — C'est pourtant vrai ! Je suis là !

VILLENEUVE. — Seule avec moi !

NICOLE. — C'est un monde !

VILLENEUVE, *tandis que l'on entend le bruit d'un démarrage en prise.* — Et cette pauvre Henriette va s'en aller sur la route, sûre d'elle-même, sûre de vous, sûre de moi ! C'est admirable !

NICOLE, *qui le regarde bien dans les yeux.* — Vous me donnerez votre portrait, Villeneuve !

VILLENEUVE. — Et pourquoi donc ?

NICOLE. — Parce que vous êtes à encadrer !

VILLENEUVE, *qui s'est penché pour l'enlacer.* — Adorable Nicole !

NICOLE. — Ah ! vous, je vous retiens, Villeneuve ! *(Il se fait pressant.)* Eh bien, hé bien ! *(Elle s'est levée. Brusquement, il lui a pris la taille. Avec le cri de défense d'une femme outragée :)* Hé là, hé là ! *(A mi-voix, à elle-même et à ceux qui l'écoutent, tandis qu'il cherche à l'enlacer et comme si elle prenait la terre entière à témoin de sa situation :)* Vous vous rendez compte ? Où allons-nous ?...

RIDEAU

ACTE III

Trois jours plus tard, très exactement le mardi suivant, à l'heure du déjeuner, dans le même décor.

On entend, un peu avant le lever du rideau, le bruit d'un disque de jazz, « Royal Garden Blues », par exemple. Et aussi quelques aboiements.

Et le rideau se lève sur un intérieur en complet désordre. Des bagages dans un coin, du linge et des vêtements à la traîne sur les meubles. Au sol, le Bottin et des journaux. Nicole est étendue sur le divan et fume. Elle est seulement vêtue d'un déshabillé. Villeneuve est entré. Il s'est arrêté, admiratif.

VILLENEUVE. — Si seulement j'étais peintre !... Et capable de reproduire la couleur et la forme de tout cela qui est harmonie et beauté...

NICOLE, *avec indifférence.* — Malheureusement, c'est un don, la peinture !

Un léger temps.

VILLENEUVE, *qui regarde à travers la fenêtre.* — Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais fermer la fenêtre. J'aperçois des voisins sur le balcon en face qui braquent leurs jumelles.

NICOLE. — Vous trouvez qu'il ne fait pas assez chaud ici ?

VILLENEUVE, *conciliant.* — Alors, laissons ouvert.

NICOLE. — Je ne vois d'ailleurs pas où est le mal de respirer !

VILLENEUVE, *qui s'excuse.* — Respirons. Je n'ai rien dit.

NICOLE. — Le ton suffit.

VILLENEUVE. — Quel ton, Nicole ? Si je l'ai haussé, je m'en excuse. Je voulais vous mettre à l'abri des cancans.

NICOLE. — Je n'habite pas le quartier, moi ! Et pour ce qui est du reste, chacun a bien le droit, je pense, de prendre le soleil sur son balcon.

VILLENEUVE. — Je n'insiste pas.

NICOLE. — Tournons la page, c'est préférable, en effet.

VILLENEUVE, *avec précaution.* — Je vous aurai froissée, Nicole ?

NICOLE. — Vous plaisantez, monsieur Villeneuve !

VILLENEUVE. — M. Villeneuve à présent !...

NICOLE, *digne.* — Tout de même, je suis chez vous !

VILLENEUVE. — A part ça, nous déjeunons ?

NICOLE. — Où ?

VILLENEUVE. — Ici, non ?

NICOLE. — Quand ?

VILLENEUVE. — Il est une heure et demie. Je pense que la bonne a tout préparé.

NICOLE, *très calme.* — Je regrette, mais je l'ai flanquée à la porte. Mes chiens, paraît-il, faisaient des dégâts partout. Aussi propres qu'ils ont été dressés ! Si l'on peut dire ! Personne ne les sort ! *(Un léger temps.)* Mettez-vous à leur place ! Il faut bien !

VILLENEUVE. — Vous avez renvoyé la bonne ?

NICOLE. — Ça gêne ?

VILLENEUVE. — Permettez. Je n'ai fait aucune remarque !

NICOLE. — Il n'y a qu'à voir votre tête pour être fixé ! *(Fièrement :)* Je connais la psychologie !

VILLENEUVE. — Décidement vous êtes maussade, ce matin !

NICOLE. — Je suis naturelle, monsieur Villeneuve !

VILLENEUVE. — Et pourtant, malgré vos humeurs et vos petits caprices, que de joies votre présence me donne !

NICOLE. — Vous avez un heureux caractère !

VILLENEUVE. — Avec vous, rien n'y fait et rien ne peut y faire !

NICOLE. — Si vous croyez que ça arrange les choses, ce que vous dites là !...

VILLENEUVE. — D'une autre que vous, je ne supporterais pas le quart, Nicole !

NICOLE. — Et de moi, vous endurez tout ?... Quel dommage !...

VILLENEUVE. — J'insiste à nouveau pour fermer légèrement la fenêtre. On nous voit du dehors. Ils sont bien une douzaine en face.

NICOLE. — Si ça les amuse ! *(D'un bond, elle est allée jusqu'à la fenêtre et salue avec effronterie.)* Bonjour !

VILLENEUVE. — Pourquoi les provoquer ? Vous connaissez les gens. Ils déduisent.

NICOLE, *qui hausse les épaules.* — Ils déduisent ! Qu'est-ce que ça veut dire encore : « Ils déduisent » ?

VILLENEUVE. — Le mot n'a rien de vexant.

NICOLE. — Alors fermez la fenêtre. Ils ne déduiseront pas *(sic)*.

VILLENEUVE. — Ront. Ront.

NICOLE. — Faites le chat si vous trouvez ça drôle. Il en faut d'autres, allez, pour me vexer.

VILLENEUVE. — Adorable Nicole ! Toujours le mot et la manière. Vous êtes de plus en plus charmante.

NICOLE. — Sincèrement, vous n'êtes pas difficile, vous, alors !

VILLENEUVE. — Quoi que vous fassiez, vous m'enchantez. Malgré les robinets que vous laissez ouverts, malgré la bonne que vous chassez, malgré ce désordre plaisant auquel je n'étais pourtant pas habitué, même ce rasoir que j'ai cherché pendant un bon quart d'heure et que j'ai retrouvé au fond de la baignoire qui débordait, malgré vos bouderies et vos impertinences, malgré, malgré, malgré ! Ça doit être cela, l'amour !

NICOLE. — Quel truc, hein !

VILLENEUVE. — Réjouissons-nous !

NICOLE, *lugubre.* — C'est ce que je fais, vous voyez !

VILLENEUVE, *avant de s'éloigner.* — Vous n'avez pas vu le Bottin ? Je n'arrive pas à mettre la main dessus.

NICOLE. — Il doit être par terre, quelque part !

VILLENEUVE. — Nous sommes drôlement faits, n'est-ce pas ?

NICOLE. — Nous, je ne sais pas. Mais vous, sûrement.

VILLENEUVE. — Adorable Nicole !...

NICOLE. — Il est là.

VILLENEUVE, *vivement.* — Quoi donc ?

NICOLE. — Le Bottin !

VILLENEUVE, *qui le ramasse et s'en va.* — Merci, chérie. Vous êtes un ange.

Et il s'éloigne.

NICOLE, *seule.* — Vivement la classe !...

JEAN, *qui était aux aguets.* — Et dire que les em..., c'est ça. Les hommes encaissent !

NICOLE, *offensée.* — Devrai-je vous rappeler aux convenances, monsieur Jean ? Vous êtes fils de famille, ne l'oubliez pas ! Bien que vous ne sortiez pas de la cuisse de Jupiter au point de vous en laisser accroire, sans vouloir copier les Anciens...

JEAN. — Quand je pense aux soins dont ma mère l'entoure quand elle est là.

NICOLE. — Depuis trois jours, j'ai tout fait pour qu'il me prenne en grippe. Ça n'est tout de même pas de ma faute si votre père brûle pour moi ?

JEAN. — Mettons qu'il tiédit ! Et vous n'avez pas fait ce qu'il fallait, il faut croire.

NICOLE. — Si, en plus du reste, il faut avoir de l'imagination !

Villeneuve est entré.

VILLENEUVE, *qui prend ombrage de la présence de son fils.* — Va donc me chercher des cigarettes, toi !

JEAN, *qui lui donne un paquet.* — Voilà !

VILLENEUVE, *vivement.* — Des bleues, des bleues.

JEAN, *qui tire un paquet d'une autre poche.* — Voilà !

VILLENEUVE. — On voit qu'elles ne te coûtent pas cher ! Va donc plutôt travailler dans ta chambre.

JEAN. — On est en train de la faire !

Ils se promènent tous les deux parallèlement, comme s'ils montaient la garde autour de Nicole ; ils s'observent avec méfiance.

VILLENEUVE, *à l'oreille, en passant.* — Vous allez vous habiller, madame ?

NICOLE. — J'attends ma mère.

VILLENEUVE. — Vous ne pensez pas que vous pouvez la recevoir aussi bien habillée que nue ?

NICOLE. — Nue ! Permettez ! Nous sommes quand même pas à Mayol ! *(Offensée :)* Pesons les mots, voulez-vous, mon cher maître ?

VILLENEUVE. — Excusez-moi. *(Et il s'éloigne, après avoir jeté un regard réprobateur sur Jean qui affiche une mine pudique et grave. Puis se retournant sur lui :)* Deuxième classe, va !

Et Villeneuve est sorti.

JEAN. — Il était commandant d'habillement dans la réserve. On lui pardonne.

NICOLE. — Malheureusement, il reste en première ligne.

JEAN. — Pauvre papa !

NICOLE. — Dites-moi, Jean, J'ai cru remarquer qu'il était jaloux, votre père !

JEAN. — De moi. C'est régulier.

NICOLE. — Alors, tant pis. Vous allez vous dévouer...

JEAN. — Plaît-il ?

NICOLE, *qui dispose les sièges en vue d'une mise en scène spéciale.* — Approchez !... *(Un temps.)* Asseyez-vous... *(Un temps.)* Plus près ! *(Un temps.)* Donnez-moi la main... Et mettez l'autre sur mon épaule... Mieux que ça... Il faut donc tout vous apprendre ? *(A elle-même :)* Vraiment, à cet âge-là ! ils sont d'une timidité, face à la situation !... *(Un temps.)* Mais d'où sortez-vous, jeune homme ?... Vous allez vous remettre, oui, et me regarder dans les yeux ?... Je suis approchable, j'espère ?

JEAN, *qui résiste à la tentation.* — Pas après ce que vous avez fait à ma mère.

NICOLE. — Mais c'est pour vous la rendre ce que j'en fais là !

JEAN. — Je suis très sensible à vos avances, madame, mais je suis au regret de ne pouvoir me prêter à ce jeu...

NICOLE. — Mes avances ? Comme si j'attendais après vous !... Pour ce que vous savez faire !... Ces jeunes gens ont de ces mots ! C'est à noter sur un calepin !

JEAN. — Et si mon père arrive ?

NICOLE. — Mais justement, c'est lui qu'on attend ! Il me chassera !

JEAN. — Et moi avec !

NICOLE. — Ecoutez-moi, Jean. Je suis, vous le savez, une femme du monde à ma manière, et dans tous les cas, je ne suis pas de celles qui essaient de plaire aux hommes pour la bonne raison que je séduis sans y chercher, ce qui est encore plus fort, je pense, toute considération mise à part. Si me voici réduite

aujourd'hui, à faire la cour au fils pour échapper au père, qui est le plus à plaindre ? Vous ou moi ?...

JEAN. — Lui, sûrement !

NICOLE. — Mais si le seul moyen qui me reste de m'attirer son mépris est de me compromettre avec son héritier, pour lui sauver sa mère, je demande sincèrement qui fait le sacrifice ?... Son père, sa mère, vous ou moi ?... Alors ? Ceci dit, revenons à nos affaires... Je ne vous fais pas peur, non ? Serrez-moi un peu... Permettez. Pas trop... Comme ça... Halte... Eh bien, eh bien, Jean ! Je n'ai pas votre âge... Lâchez donc mes mains, vous m'énervez !...

JEAN. — Ça me fait exactement le même effet.

NICOLE. — Comprenez-moi. Ce qu'on s'apprête à faire, c'est un jeu ! On n'est rien l'un pour l'autre. On ne risque pas de s'enflammer !

JEAN, *avec sincérité.* — Moi, si.

NICOLE, *à elle-même.* — Ça y est. Il va s'y mettre, lui aussi ! C'était bien la peine de faire le malin !...

JEAN, *qui lui prend la taille.* — A force !

NICOLE. — La taille, naturellement !... Toujours ma taille ! C'est insensé.

JEAN, *gravement.* — Elle est si souple !

NICOLE, *coquette.* — Ça, c'est vrai, n'est-ce pas ?... Vous comprenez, mon petit Jean, votre mère m'avait dit : « Il est méticuleux ». J'ai tout fichu en l'air. « Il n'aime pas le bruit ». Je lui ai fait de la musique, jour et nuit. « Il aime manger à heures fixes ». Il est une heure et il n'est même pas question de déjeuner. *(Sévèrement :)* Jean, la main plus haut, je vous prie !... Ou plus bas. Mais ailleurs. Il y a des endroits pour tout, dois-je vous le rappeler ?

JEAN. — Excusez-moi, je vois trouble !

NICOLE. — Votre mère m'avait dit : « Il est casanier », je l'ai entraîné dans les cabarets. « Il est puritain ». J'ai dansé devant lui avec un noir. Ça n'est pas bien, tout ça ?

JEAN, *intéressé.* — A présent, c'est encore mieux !

NICOLE. — Permettez. Nous deux, c'est pour rire. Il est bien entendu que nous n'allons pas au delà des airs. On joue, sans plus...

JEAN, *suppliant.* — Votre bouche, madame ?

NICOLE. — La joue. *(Jean s'exécute. Elle regarde du côté de la porte.)* Alors quoi ? Il arrive, l'autre !

JEAN. — Puisque c'est le bon moyen de sauver tout le monde, faisons ensemble une bonne action !

NICOLE. — Allez-y, mais c'est bien pour rendre à votre mère sa place. A condition que vous ne dépassiez pas les limites car j'ai des principes, plus qu'on ne croit. Je suis même capable d'être fidèle moi aussi, le jour où ça se trouvera, sans vouloir dire quand.

JEAN. — Moi je commence à comprendre qu'on vous cavale après ! Belle comme vous l'êtes, ça ne doit pas être facile de vous résister ! Toute votre vie, madame, on vous courra après !

NICOLE. — Je l'espère bien, mon ami ! On s'ennuierait.

JEAN, *suppliant.* — Alors, votre bouche, madame ? *(Bravement :)* Pour ma mère !

NICOLE. — Ma pauvre Henriette, qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour toi ! Vous vous rendez compte... Pour sa mère !

JEAN, *qui l'embrasse.* — Et pourtant je risque !

NICOLE, *l'œil sur la porte.* — Alors il arrive l'autre !... Pour sa mère ! Ça dépasse tout !

JEAN. — Puisque vous voulez qu'il soit dégoûté et guéri ! Faisons le nécessaire !

NICOLE. — Me voilà au service de la famille ! *(Elle s'abandonne :)* Pour sa mère !

Et au moment où elle se laisse carrément embrasser sur la bouche, Villeneuve est entré. Il est stupéfait. Du doigt, il désigne la porte à son fils.

VILLENEUVE, *contenu.* — Pas un mot, je te prie.

JEAN, *avant de sortir.* — Si seulement tu savais !...

Et sur un geste impératif de son père, Jean a détalé rapidement. Un temps, Villeneuve a joint les mains dans un geste de pitié.

VILLENEUVE. — Mon fils ! Vingt ans à peine !

NICOLE, *apparemment navrée.* — Croyez-vous ! Quel toupet !

VILLENEUVE. — Et vous le laissez faire, vous qui en aurez bientôt trente !

NICOLE. — Si vous pensez que ça les arrête, l'extrait de naissance !

VILLENEUVE. — Vous aviez le devoir de bloquer son attaque.

NICOLE. — Il pleurait.

VILLENEUVE, *consterné.* — Devant moi ?

NICOLE. — Parce que vous êtes arrivé ! Vous ne faites qu'aller et venir !

VILLENEUVE. — Et si je n'étais pas arrivé ?

NICOLE. — Pourquoi des suppositions puisque vous êtes là ?

VILLENEUVE. — Parce que je suis arrivé avant, mais si j'étais venu après ?

NICOLE, *avec évidence.* — Après c'était trop tard ! *(Elle le prend à témoin.)* Franchement ?

VILLENEUVE. — Quand je pense à tout ce que j'ai fait pour vous ! Tout ce que j'ai enduré !

NICOLE. — Pas moi, peut-être ?

VILLENEUVE. — J'ai laissé partir Henriette !

NICOLE, *avec défi.* — Que j'aime par-dessus le marché !

VILLENEUVE. — Et j'essuie un pareil affront de mon fils !...

NICOLE. — L'orgueil, je sais bien. On est tous pareils ! Chacun se croit, forcément !

VILLENEUVE, *les yeux au ciel.* — Dans ma maison !

NICOLE. — Et tout cela à cause des peintres dans la mienne ! Je les retiens, ceux-là ! Ne me parlez pas des installations !

VILLENEUVE. — Je vous ai tout sacrifié, ma paix, mon confort, mes habitudes et jusqu'à ma réputation !... Et vous n'exprimez même pas un regret ?

NICOLE. — Quand on a tout ce que j'ai en tête ! On aimerait vous y voir !

VILLENEUVE. — Et lui, ce goujat, qui n'attend seulement pas d'avoir sa licence !

NICOLE. — La licence hein ? On sait ce que ça veut dire...

VILLENEUVE. — Saligaud ! *(Jean qui vient d'apparaître dans la porte fait demi-tour, rapidement, sans insister.)* Ecoutez-moi bien Nicole, les paroles que je vais prononcer sont extrêmement graves. Mais, tout bien réfléchi, quels que soient mes sentiments pour vous, ça ne peut plus durer. Vous devinez ce qu'il peut m'en coûter de sacrifier mon plaisir au respect de certaines convenances. Mais, décidément il *faut* partir. Et que nous retrouvions chacun nos équilibres. Nos faiblesses ont tout de même des limites... Pardonnez-moi cette décision.

NICOLE, *spontanément ravie, malgré ses efforts pour n'en rien laisser paraître.* — D'accord !

VILLENEUVE. — Comprenez-moi bien !

NICOLE, *qui a du mal à dissimuler sa joie.* — J'ai compris. Du moment que ça vous fait plaisir, je suis là pour ça !

VILLENEUVE. — C'est mieux.

NICOLE. — Je le crois !

VILLENEUVE. — Je prends sur moi, Nicole, vous vous en doutez !

NICOLE. — Bien sûr, je m'en doute !

VILLENEUVE. — Je me fais mal à moi-même !

NICOLE. — Et dans le fond c'est ce qui est beau !

VILLENEUVE. — Oh ! je ne vous demande même pas une larme. Ce serait beaucoup, je présume et je n'ai plus guère d'illusions !

NICOLE. — Ça, les larmes j'en fais mon affaire, mais jamais devant le monde. Pour le cas qu'il en fait !

VILLENEUVE. — Dire que grâce à vous j'étais un collégien, Nicole !

NICOLE, *faussement attristée.* — C'était charmant et ça vous allait bien.

VILLENEUVE, *désolé, avant de sortir.* — Seulement, voilà : rien ne dure !

NICOLE. — C'est ce que dit toujours ma mère. Ça prend tournure et puis c'est à refaire !... La vie, ça n'en finit pas !

VILLENEUVE, *avant de s'éloigner.* — Dommage !

Et Villeneuve est à peine sorti que Nicole fredonne spontanément un refrain joyeux et commence dans l'exubérance ses préparatifs de départ. Elle rassemble à la hâte un certain nombre d'objets. Jean fait une apparition prudente. C'est tout juste si elle ne l'inviterait pas à faire un pas de danse.

NICOLE, *dans un cri de victoire qu'elle tempère aussitôt.* — Enfin, j'ai mon congé !

JEAN. — Grâce à moi. Qu'est-ce qu'on me donne en récompense ?

NICOLE. — Ce que vous voudrez. Vous l'avez mérité.

JEAN. — On se voit quand et où ?

NICOLE. — Ça, c'est autre chose. Et si vous le permettez, je ne me suis quand même pas libérée du père pour m'enchaîner au fils !... Vous y allez fort, vraiment !

JEAN. — Je vous désire de plus en plus. Surtout depuis un moment. Ça me travaille.

NICOLE. — Comme son père !... *(Elle l'écarte.)* Allez ! allez ! De grâce ! Jean ! Je défends... C'est pas le moment !

JEAN. — Vous m'aviez promis.

NICOLE. — Mais qu'est-ce qu'ils ont dans le sang, ces gens-là ! Je vous ferai un cadeau, là.

JEAN. — Ça n'est pas pareil... Quel cadeau ?

NICOLE. — Vous aimez le jazz, je vous donnerai un pick-up. J'en ai un autre, d'un Américain.

JEAN, *content.* — Avec un changeur automatique ? *(Le téléphone appelle. Jean à l'appareil :)* « Allo... Oui. Non ? Par exemple ! C'est toi, chérie ? Ça me fait un de ces effets de t'entendre ! » *(A Nicole :)* C'est ma mère...

NICOLE, *qui a pris l'appareil.* — « Allo. Bonjour. C'est Nicole. Ça va, Henriette ?... Je m'habille. *(Catégorique :)* Très bien... Il m'a priée de vider les lieux... Je t'expliquerai... Allo ? Tu es à Paris ?... J'entends... Mais, quand tu voudras, Henriette ! Je serai déjà loin, tu penses ! Je t'en prie ! C'était la moindre des choses ! » *(A Jean :)* Allez vite me chercher ma mallette et mon petit nécessaire... *(Nicole s'éloigne, suivie de Jean qui la dévore des yeux. Inquiète :)* Qu'est-ce que vous voulez ?

JEAN, *qui s'enflamme pour de bon, et dangereusement.* — Plus de changeur automatique ! N'importe quoi ! Quelque chose qui me vienne de vous, une parole, un geste.

Et de façon imprévue, sauvagement, il a voulu se jeter sur elle. Son regard est inquiétant. Nicole le gifle. Jean répond, froidement. Elle riposte hardiment. Une vraie bagarre s'ensuit, violente et prolongée. Ils roulent à terre. Nicole a finalement le dessus, après une lutte mouvementée et serrée. Villeneuve est entré alors qu'elle a terrassé son fils et qu'ils s'arrachent brutalement les cheveux au cours d'un vrai combat.

NICOLE, *à Villeneuve.* — Croyez-vous, ce salaud !

VILLENEUVE, *contenu, à Jean.* — Debout ! *(Un temps.)* Dehors ! *(Jean s'éloigne. Un temps, puis, pitoyable :)* Et moi qui vous avais chassée ! Pardonnez-moi, Nicole !

NICOLE. — Ah ! non, permettez ! On ne va pas tout remettre en question.

VILLENEUVE. — Nicole... ne partez pas.

NICOLE. — Mais je suis déjà en route ! C'est vous qui m'y avez mise ! Quand même, il faudrait s'entendre ! Vous me dites : « Partez ! » Je suis prête. Et puis : « Restez ! ». Vous en avez de bonnes, vous, au Palais !

VILLENEUVE. — Nous irons déjeuner ensemble. Seuls ensemble !

NICOLE. — Mais pourquoi tout recommencer puisque tout est fini ? Vous l'avez dit vous-même !

VILLENEUVE. — Dans un moment de colère, mais maintenant que je vous ai vue aux prises avec cette petite brute, j'ai compris ! Restez Nicole... J'ai besoin de vous !

NICOLE. — Mais qu'est-ce que je peux bien avoir qui vous plaise à ce point-là ?

VILLENEUVE, *avec conviction.* — Vous avez tout.

NICOLE. — Mais vous savez bien que non, monsieur Villeneuve. C'est rien, ça, d'avoir tout ! On n'a pas les caractères faits l'un pour l'autre, sans vouloir me lancer dans des comparaisons. Et la preuve en est qu'à deux heures qu'il va être, on n'a même pas déjeuné et que tout est en vrac dans l'appartement. Ça n'est pas durable.

VILLENEUVE. — Mais si, c'est durable.

NICOLE. — Mais non, c'est pas durable. Nous n'avons seulement pas les mêmes goûts.

VILLENEUVE. — Raison de plus. Nous nous complétons !

NICOLE. — Faites donc attention à mon linge ! *(Elle enlève brutalement le vêtement sur lequel il s'est assis :)* Vous n'aimez même pas la musique !

VILLENEUVE. — J'adore la musique. Je vous ai tout au plus reproché l'autre soir de chanter à tue-tête au milieu de la nuit et quasi dévêtue.

NICOLE. — D'abord il n'y a pas d'heure pour la musique ! Chopin en faisait toute la journée !

VILLENEUVE. — Nous ne sommes pas Chopin.

NICOLE. — Et après ? Je le sais bien que nous ne sommes pas Chopin. Cette réflexion ! Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans, Chopin ? Dites plutôt que je gêne, ce sera plus franc. Mais, de grâce, ne mêlez pas Chopin à vos histoires sans entrer dans des comparaisons !

VILLENEUVE. — En effet, il n'a rien à voir !

NICOLE. — Ce ton pour parler de Chopin !

VILLENEUVE, *nerveux.* — Mais c'est vous qui le donnez, ce ton !

NICOLE, *qui monte le ton.* — Moi je donne un ton ! De plus en plus fort.

JEAN, *qui a passé la tête discrètement.* — On va au restaurant ?

VILLENEUVE. — Toi, circule !

Jean a détalé.

NICOLE. — S'il a faim !

VILLENEUVE. — Naturellement, vous le défendez !

NICOLE. — Je remplace sa mère !

VILLENEUVE, *avec fermeté.* — Et moi je suis son père ! J'ai certains droits sur lui et plus encore de devoirs auxquels vous n'avez pas à vous mêler !

NICOLE. — Et qui a prétendu le contraire ? Moi peut-être ? Ayez plutôt le courage de reconnaître que je vous encombre et que vous aimez Henriette. Je suis femme à comprendre les choses, même si j'en souffre, sans entrer pour ça dans les détails !

VILLENEUVE. — Henriette est Henriette. Elle est la mère de mon fils. A cela vous ne pouvez rien. Soyez logique à votre tour !

NICOLE. — Pour ce qui est de la logique, je n'ai de leçons à recevoir de personne. Et sans vouloir faire d'allusion, je m'en honore.

VILLENEUVE. — Des mots ! Ça ne veut rien dire.

NICOLE. — Je n'ai jamais prétendu que je sortais non plus des Facultés. Avouez que vous aimez Henriette. Un point, c'est tout.

VILLENEUVE. — Vous êtes à part, vous le savez bien.

NICOLE. — A part dans la réserve. Ne faites donc pas le comique.

VILLENEUVE. — Ce n'est guère mon genre...

NICOLE. — Et d'abord, j'aime Henriette autant que vous, et, tout ce que vous voudrez, moi ici, à sa place, ça n'est pas propre. Vous le savez bien !

VILLENEUVE. — Dans cette tenue et en présence de mon fils, peut-être, en effet !

NICOLE, *les bras au ciel.* — Nous y voilà ! Je suis une grue. Il faudrait être debout à huit heures du matin et le chapeau sur la tête pour aller faire les commissions. Un poème !

VILLENEUVE. — La bonne était là pour ça. Vous l'avez renvoyée !

NICOLE. — Et c'est ce qui vous contrarie, naturellement ?

VILLENEUVE. — Nous l'avons ici depuis sept ans. Henriette ne s'est jamais plainte.

NICOLE. — Henriette peut-être. Mais moi, je sais me faire servir, mon ami ! J'ai toujours eu du personnel.

VILLENEUVE. — Vous auriez pu quand même me consulter !

NICOLE. — Autrement dit, ici, je n'ai aucun droit.

VILLENEUVE. — Je pense à l'embarras dans lequel nous allons nous trouver sans la bonne.

NICOLE, *avec une mauvaise foi croissante.* — Evidemment, les aises ! Monsieur aime les aises !

VILLENEUVE. — Il faut bien manger, vous êtes drôle ! Vous-même !

NICOLE. — Chez moi, à la rigueur, je fais la cuisine. Mais pas quand je suis invitée. *(Bravement :)* On me nourrit !

VILLENEUVE. — C'est pourquoi la bonne était indispensable. Il y a aussi le ménage, qui le fera ?

NICOLE. — Moi, peut-être ?

VILLENEUVE. — Justement ! Qui ?

NICOLE. — De mieux en mieux ! Je suis une femme de service. Dites plutôt que vous me cherchez des histoires.

VILLENEUVE, *excédé.* — Alors, c'est très bien, Nicole, j'ai été patient. Je prends le ciel à témoin que j'ai été patient. Mais tout de même...

NICOLE, *provocante.* — Allez ! Eclatez ! Au moins, on y verra clair.

VILLENEUVE, *contenu.* — En toutes circonstances, je fais l'impossible, vous le savez, pour tout arranger... Je subis vos folies sans me plaindre, vos caprices sans me fâcher pour le seul plaisir de vous faire plaisir. Je vous en ai donné la preuve. Vous êtes encore rentrée la nuit dernière à trois heures du matin. Vous vous êtes installée au piano. Vous avez chanté à tue-tête en frappant le clavier des deux mains comme une folle ! Vous avez réveillé l'immeuble !

NICOLE. — J'ai donné un récital. Et après ?

VILLENEUVE. — Vous vous attrapez avec la concierge ! Vous ameutez les voisins ! J'ai les pires ennuis dans la maison, sans parler des cancans auxquels nous prêtons le flanc !

NICOLE, *outragée.* — Le flanc ! Non, mais dites donc, vous pourriez mesurer vos mots ! Vous entendez ça ?

VILLENEUVE. — « Prêter le flanc » se dit ! L'expression ne saurait désobliger personne.

NICOLE. — Dépend à qui l'on s'adresse. Si vous trouvez que flanc est un mot convenable ! Sans aller chercher le dictionnaire ! Je connais quand même la grammaire, monsieur !

VILLENEUVE. — Vous entraînez mon fils dans je ne sais quelles équipées qui le détournent de son travail, car au fond, c'est vous qui l'avez provoqué !

NICOLE. — Moi ? Qui risque ici ma propre réputation !

VILLENEUVE, *qui hausse les épaules avec mépris.* — Votre réputation !

NICOLE. — Je n'ai pas de réputation, peut-être ?

VILLENEUVE. — Bonne ou mauvaise, chacun a la sienne, évidemment !

NICOLE. — En fait de morale, je sais me tenir et j'étais première à l'école, monsieur ! Dites plutôt que vous devriez avoir honte d'héberger à votre domicile une femme qui n'a rien à y faire et qui souffre personnellement d'une pareille situation. Car ça n'est pas une situation, si vous voulez savoir. Ou c'est une situation qui n'en est pas une. Voilà la vérité. S'il faut vous la sortir du puits ! *(Bravement :)* Moi, au moins, je suis veuve ! Et veuve d'un ami à vous, avec qui vous faisiez la belote ! Et si seulement Arthur était là pour se défendre, vous ne seriez pas si malin... On vous connaît !

VILLENEUVE. — Seriez-vous devenue complètement folle ?

NICOLE. — Moi, en tous cas, je n'ai pas oublié Arthur, si vous voulez savoir. Et même que des fois, il m'arrive de penser à lui, en plus ! Tandis que vous, vous remerciez Henriette de ce qu'elle a fait pour vous en essayant de lui faire des traits à domicile.

VILLENEUVE. — Qu'est-ce qu'elle a fait pour moi, Henriette ?

NICOLE, *avec évidence.* — Un enfant ! Ça ne se fait pas comme ça. Vous en parlez à la légère ! Et de la part d'un père, c'est salé, je trouve.

VILLENEUVE, *désarmé.* — Quand je pense que nous en sommes là !...

NICOLE. — Qui l'a voulu ? Quittons-nous ! Puisque c'est décidé ?

VILLENEUVE, *froidement.* — Au point où nous en sommes, c'est comme vous voudrez !

NICOLE, *hautaine.* — Rassurez-vous. Je ne me le ferai pas redire. Et, de ce pas, je prends la porte. *(Elle se dirige, déshabillée, vers la sortie.)* J'ai, moi, de l'amour-propre. Adieu !

VILLENEUVE. — Vous pourriez au moins passer une robe !

NICOLE. — Ça vous va bien de le conseiller alors que vous m'avez toujours demandé le contraire !

VILLENEUVE, *hors de lui.* — En voilà assez. Partez ! *(Il s'éloigne, puis se retourne.)* Vous l'aurez voulu.

NICOLE. — Vous êtes fâché ?

VILLENEUVE, *avant de sortir.* — Elle le demande ! *(Il se retourne, navré.)* Pauvre Nicole !

NICOLE, *à elle-même, tout en poursuivant fiévreusement ses préparatifs.* — Qu'est-ce qui faut faire et dire pour décrocher quand ils vous veulent ! *(Le téléphone appelle.)* « Allo ? Oui... Elle-même... Moi... Pas encore, Henriette, figure-toi ! On a un peu accroché en dernière heure... Cette fois, il est purgé... j'ai fait ce qu'il fallait, tu t'en doutes ? Dix minutes environ... Le temps de boucler mes valises... Hein ?... Nerveuse, moi ? A peine, mais tu pourrais quand même me dire merci. Au revoir. » *(Elle raccroche.)* Elle n'a aucune idée du boulot... *(Elle s'habille, dans un ordre imprévu, c'est-à-dire met d'abord son chapeau qui était à portée de sa main, prend son sac et ses gants accrochés au lustre et aux appliques et se regarde dans la glace.)* Ma robe. J'oubliais. *(Jean est entré.)* Alors, mon bagage ? Il est prêt, oui ?

JEAN. — Mon père vient de boucler la porte de votre chambre.

NICOLE. — Quand ?

JEAN. — A l'instant.

NICOLE. — Et où est-il, maintenant ?

JEAN. — Il est rentré dans la sienne.

Villeneuve est apparu. Sur la pointe des pieds Jean s'est éloigné, sans plus attendre.

VILLENEUVE. — Nicole !

NICOLE. — Ah ! non. Plus un mot après ce que vous m'avez dit !

VILLENEUVE. — Je retire.

NICOLE. — Surtout pas. C'est très bien comme ça. *(A elle-même :)* Il recommence !

VILLENEUVE. — Ecoutez-moi, Nicole !...

A genoux sur le canapé, il se penche vers elle.

NICOLE. — Debout, monsieur le Bâtonnier ! De quoi vous avez l'air ?

VILLENEUVE. — Embrassons-nous !

NICOLE, *qui s'exécute machinalement.* — Là. C'est fait. Etes-vous content ? Et maintenant donnez-moi la clef de ma chambre !

VILLENEUVE. — Si je vous disais que je ne peux pas vous laisser partir. Ça me dépasse.

NICOLE. — Rattrapez-vous, que voulez-vous que je dise ?

VILLENEUVE. — Donc, c'est vous qui me chassez ?

NICOLE. — Il faut que je prenne mes affaires. La clef...

VILLENEUVE, *avec fermeté.* — Puisqu'il en est ainsi, je la garde, vous ne partirez pas. *(Il s'en va, se retourne.)* Et nous verrons... *(Avant de disparaître, avec autorité :)* Ah ! mais...

NICOLE. — Je ne peux quand même pas sortir comme ça !

JEAN, *qui est entré.* — Il a remis ça ?

NICOLE. — Jean, faites quelque chose pour moi ! Je penserai à vous, je promets. Voulez-vous un étui en or, un bateau ? Je vous supplie, Jean, faites quelque chose !... Dépannez-moi. Demandez-moi ce que vous désirez le plus au monde.

JEAN. — Ah ! non, une fois suffit !

NICOLE. — Vous avez bien d'autres envies, à part moi ?

JEAN. — Un kayak ne me déplairait pas.

NICOLE. — Vous l'aurez, c'est juré, si avant dix minutes, je suis libre...

C'est alors que Mme Mézelin est entrée, un télégramme à la main, dont elle donne lecture d'emblée.

Mme MÉZELIN. — « Serai à Paris dans la soirée, heureux de vous serrer dans mes bras. Michel » *(A Jean :)* Si vous voulez bien nous laisser seules quelques instants, jeune homme, ce que j'ai à dire n'est pas pour les enfants... Merci bien. *(Jean s'est éloigné.)* Allons-nous une fois de plus tout rater ? C'est la seule question que je pose.

NICOLE. — Ah ! toi, je t'en prie ! Pas de reproches.

Mme MÉZELIN. — Devrai-je subir toutes les épreuves, sans qu'il me soit fait grâce d'aucune ? Et pourrai-je vivre enfin seule dans les meubles que tu n'arrêtes pas de me promettre, à moi, qui dans les mauvais jours, ai dû pour toi, vendre les miens ? Ou serai-je éternellement une mère condamnée par ta faute, depuis plus de dix ans, à réparer les dégâts que tu fais ?... Où en sommes-nous ?

NICOLE. — Il ne veut pas me laisser partir.

Mme MÉZELIN. — Tu n'as donc pas su manœuvrer ?

NICOLE. — J'ai fait tout ce que tu m'as conseillé. Sans résultat. Il ne mange pas. Il ne dort pas. Moi non plus. Tout le monde la saute et il me veut quand même !

Mme MÉZELIN, *qui l'aide à s'habiller.* — Où ça peut vous mener d'être belle !

NICOLE. — Tu peux le dire et tu as bien de la chance, va !

Mme MÉZELIN, *vexée.* — Pas autant que tu pourrais le croire. Ton premier père était lui aussi déchaîné. Mais il n'est pas question de moi aujourd'hui.

NICOLE. — Demain non plus, j'espère bien !

Mme MÉZELIN. — Une folie suffit, en effet, Dans tous les cas, ton fiancé arrive. Nous devons être là, pour l'accueillir. Et pas ici pour remplacer Madame. Le moment est venu de nous fixer... et de penser une bonne fois à l'avenir... Tu sais aussi bien que moi, mon enfant, qu'il n'y a de sécurité que dans l'honnêteté... même si la morale n'a rien à voir... Je parle bon sens et commodité ! On ne va pas lâcher le trapèze. Je parle en mère... Filons !

NICOLE. — Il a bouclé la chambre pour m'empêcher de prendre mes bagages. Comment veux-tu que je sorte ?

Mme MÉZELIN. — En route ! Daquinet nous attend.

NICOLE. — Je te répète que Villeneuve a ma clef et que je n'ai rien à me mettre sur le dos !

Mme MÉZELIN. — Je t'ai apporté un tailleur noir..

NICOLE. — Un tailleur noir ?

Mme MÉZELIN. — Pour que tu fasses plus convenable. C'est un M. R. P. Les détails ont leur importance. Et mets un peu moins de rouge, veux-tu ?

NICOLE. — Pourquoi ?

Mme MÉZELIN. — M. R. P. t'ai-je dit. C'est élémentaire. Mais vrai, dans quel bain tu nous as fourrées et tu parles d'un mic-mac... Va t'habiller dans la salle de bain, et auparavant va me chercher Monsieur. Je me charge de lui faire lâcher prise. *(Dans un soupir :)* Quel métier !

NICOLE. — Et le mien, sans blague ?

Mme Mézelin est restée seule en scène. Un temps. On doit avoir l'impression d'une panne. D'une entrée qui est ratée, et d'un personnage abandonné et qui doit sauver la situation. Elle est allée s'asseoir et attend. Puis, comme pour meubler, machinalement, elle s'adresse au public à mi-voix, sur un ton familier, et de façon inattendue.

Mme MÉZELIN. — Vous vous rendez compte de ma situation ? Et de l'embarras d'une mère qui ne songe qu'au bonheur de sa fille — et un peu au sien naturellement, puisque les deux vont ensemble — mais qui voudrait bien sauver aussi cette pauvre Henriette, car enfin, elle est gentille, cette petite Henriette ! *(Elle regarde du côté de la porte. Personne ne vient.)* Au fond, ils sont tous gentils, ces gens-là ! M. Villeneuve lui-même !... Il n'est pas très sérieux mais quoi, c'est un mari... N'est-ce pas, mesdames ?... *(Nouveau coup d'œil du côté de la porte.)* Et puis, nous autres, on n'a peut-être pas toujours la manière. On les surveille, on les questionne. Ça les embête... Ils n'aiment pas ça... N'est-ce pas, messieurs ?... Nous non plus d'ailleurs... *(Elle appelle :)* Nicole ! *(Comme pour sauver la situation et meubler.)* Ah ! les filles d'aujourd'hui !... Je ne sais pas si les vôtres ressemblent à la mienne, mais vrai !... Qu'on fasse ici l'intérim en attendant que ça passe, vous m'avouerez qu'il faut avoir bon caractère !... Je sais bien !... Vous me direz : « Aujourd'hui !... » Et demain donc ! A ce train-là, qu'est-ce qu'on ne verra pas... *(Dans un long soupir :)* Enfin ! *(Nicole apparaît.)* Ah ! *(Au public, et le plus naturellement du monde :)* Excusez-moi !... Je suis très sans-gêne, n'est-ce pas ?...

NICOLE, *étonnée.* — Qu'est-ce qui se passe ? Tu parles toute seule à présent ?

Mme MÉZELIN. — Tu m'as laissée ! Fallait bien que je m'occupe !... Tu l'as vu ?

NICOLE. — Il est là dans le couloir et pas content du tout. Il propose qu'on prenne l'avion tous les deux !

Mme MÉZELIN. — Compte sur moi pour lui remettre les pieds sur terre.

NICOLE. — Et en vitesse, j'espère ?

Mme MÉZELIN. — Rassure-toi. On emploiera les grands moyens. *(Sévèrement à Villeneuve qui vient d'entrer :)* Bonjour, mon cher maître... Et maintenant assez d'enfantillages ! Rendez à ma fille la clef de sa chambre ; vous obligerez sa mère.

VILLENEUVE, *qui s'exécute.* — Très bien... La voici.

Mme MÉZELIN, *lui désignant un siège.* — Et veuillez prendre la peine. *(A sa fille, avec dignité :)* Ecarte-toi, Nicole. Ta place n'est pas ici, dans les minutes qui vont suivre.

NICOLE, *qui s'en va, faussement docile et pudique.* — Bien, maman.

Un temps. Jean a passé le nez dans la porte.

JEAN. — Je suis indiscret ?

VILLENEUVE. — Naturellement !

JEAN. — Je m'en doutais, c'est pourquoi je posais la question. *(A Nicole :)* Si vous voulez vous donner la peine d'entrer, madame, je vous suis.

VILLENEUVE, *préoccupé de le séparer de Nicole.* — Va donc me chercher des cigarettes !

JEAN. — Je t'en ai donné il y a cinq minutes !

VILLENEUVE. — Je n'en ai plus. Va. Tu garderas la monnaie.

JEAN. — Ça change tout.

Jean est sorti en courant.

Mme MÉZELIN. — Si vous le permettez, monsieur Villeneuve, nous allons tenir, entre gens de bon sens, une très courte conférence, puisque telle est la mode dans la diplomatie. Tous savent, mon cher maître, que vous êtes un homme admirable, dont chacun a le droit d'être fier et que chacun a le devoir de protéger.

VILLENEUVE. — N'exagérons rien, madame. Je ne suis ni mieux, ni pire qu'un autre.

Mme MÉZELIN. — Pardon. J'ai connu beaucoup d'hommes. J'en ai rencontré peu qui aient votre envergure et votre personnalité. Vous pouvez encore plaire. Tout arrive.

VILLENEUVE. — Tout cela pour en venir où, madame ?

Mme MÉZELIN. — Pardonnerez-vous à une mère, bouleversée par une nouvelle qu'elle ignorait le jour où sa fille accepta de rendre à Mme Villeneuve le service de la compléter ici, de vous vider son cœur qui doit être bien grand puisqu'elle n'arrive jamais à le débarrasser de ses peines. Elles sont lourdes, monsieur.

VILLENEUVE. — Et pourquoi donc, madame ?

Mme MÉZELIN. — J'apprends que vous aimez ma fille. Mon Dieu, les caprices ne sont pas interdits. Nicole vous plaît. La belle affaire ! Nous avons plu et nous plairons à d'autres, rassurez-vous ! J'ai renoncé depuis longtemps à la faire entrer dans les ordres. Dirai-je que je le regrette ? Peut-être... *(Un léger temps.)* Pas. Bref, pour conquérir Nicole, vous avez pris vos risques. Tout cela est le passé. Envisageons l'avenir. Nicole m'a fait des confidences. Elle aussi — hélas — s'est laissé prendre au jeu, elle vous aime.

VILLENEUVE, *sceptique.* — Elle m'aime ? Elle ne m'en a pas donné l'impression.

Mme MÉZELIN. — J'en ai moi la certitude... Et son humeur fantasque vient de ce que, pas plus que moi, elle ne peut vivre dans l'aléatoire. Croyez-moi, monsieur, il ne faut pas jouer avec elle. Elle est fragile. Sa santé est en jeu.

VILLENEUVE. — Sûrement pas.

Mme MÉZELIN. — Une mère sait. Et puisque vous l'aimez sincèrement, vous devez avoir le courage d'aller jusqu'au bout. Nicole est libre. Rendez-vous libre aussi. *(Un temps. Elle l'observe. Il est perplexe.)* De grâce, épousez-la.

VILLENEUVE. — Vous parlez sérieusement ?

Mme MÉZELIN. — Un homme de votre qualité ne saurait échapper à son devoir.

VILLENEUVE, *qui proteste.* — Mais vous n'y pensez pas, madame ! Mais vous n'y êtes pas du tout ! D'abord je suis marié, moi. J'ai un fils. Il y a aussi un gros écart. J'ai mille raisons et mille obligations aussi... mais c'est de la folie, ce que vous me proposez là !

Mme MÉZELIN. — Pas quand il s'agit de prendre son plaisir ?

VILLENEUVE. — Et puis enfin, ma femme aussi est adorable et je n'ai jamais eu l'intention de lâcher ma compagne à qui je n'ai rien, depuis vingt ans, à reprocher.

Mme MÉZELIN. — Alors, si vous aimez votre femme, pourquoi la trompez-vous ?

VILLENEUVE, *négligemment.* — Le besoin de changement, le goût de la découverte, l'attrait de la clandestinité, tout cela commun à tous les hommes, mais ça n'a rien à voir. On est tenté comme ça, on se dit : « Ce serait amusant. Essayons !... » Et puis il y a aussi le plaisir... Nicole est belle ! Il faut comprendre.

Mme MEZELIN. — Mauvaise plaidoirie, mon cher maître...

VILLENEUVE. — J'aime Nicole, bien sûr, mais pas pour l'épouser !

Mme MÉZELIN. — Pour lui briser sa vie ? C'est cela ?

VILLENEUVE. — Là, vous exagérez.

Mme MÉZELIN. — Vous ne savez donc pas que Nicole, enchaînée par vos soins, a manqué une occasion unique de refaire sa vie.

VILLENEUVE. — Et ça ne peut pas se rattraper ?

Mme MÉZELIN. — Je regrette. Je ne suis pas une arrangeuse.

VILLENEUVE. — Et moi, je n'ai plus vingt-cinq ans pour me prêter à votre jeu !

Mme MÉZELIN. — Naturellement, vous avez peur de vous mouiller. Mais que ma fille se trouve dans une situation difficile, un peu tout de même par votre faute, et puisqu'il faut tout dire, qu'elle soit à la veille de complications graves parce qu'elle a émis un chèque sans provision, à vos yeux, cela n'a pas d'importance ?...

VILLENEUVE, *surpris.* — J'ignorais ce détail. Il s'agit d'une grosse somme ?

Mme MÉZELIN. — Les grosses aujourd'hui sont petites, vous l'apprendrai-je ?

VILLENEUVE. — Combien ?

Mme MÉZELIN. — Laissons les chiffres.

VILLENEUVE. — Cent mille ?... Plus de cent mille ?...

Mme MÉZELIN. — Comme tous les hommes vous n'avez, hélas, aucune idée des prix... *(Dans un soupir :)* Tous les mêmes !

VILLENEUVE. — Je m'informais parce que bien que rien ne m'y oblige, je suis prêt à faire un geste si cela doit éviter le scandale !

Mme MÉZELIN, *digne.* — N'aggravons surtout pas les offenses. Je ne suis pas femme à accepter vos offres... *(Fièrement :)* Je suis une Mézelin, monsieur.

VILLENEUVE. — Je cherche le moyen de vous sortir d'embarras !

Mme MÉZELIN. — Je n'en vois qu'un.

VILLENEUVE. — Lequel ?

Mme MÉZELIN. — Chacun reprend sa liberté.

VILLENEUVE, *satisfait de cette proposition.* — Mon Dieu, si vous jugez qu'ainsi je puis vous rendre service, j'envisagerai le sacrifice. Si vraiment...

Mme MÉZELIN, *avec une dignité un brin solennelle.* — Merci, monsieur Villeneuve... Naturellement, nous vous laissons le soin de régler la situation avec votre femme à qui nous aimerions, personnellement, ne pas avoir à fournir d'explications, en pareille conjoncture.

VILLENEUVE. — Je verrai ce que je peux inventer. D'accord.

Mme MÉZELIN. — Nous n'en sommes pas à un mensonge près, je m'en doute !... Par conséquent, nous voilà libres. C'est une affaire bien entendue au moins ? Vous n'y reviendrez pas ?

VILLENEUVE. — Puisque tel est votre désir, je ne puis que m'incliner, quoiqu'il m'en coûte.

Mme MÉZELIN. — N'ai-je pas mieux fait de vous parler ainsi ?

VILLENEUVE. — L'essentiel, madame, est que vous n'ayez pas d'ennuis !

Mme MÉZELIN. — Et vous le moins possible ! Les embêtements ne sont agréables à personne. *(A Nicole qui est entrée, les yeux baissés, vêtue sobrement, selon les conseils de sa mère, d'un tailleur noir et d'une blouse blanche, les cheveux tirés comme une pensionnaire, en contraste total avec ses tenues précédentes :)* Sois courageuse, mon enfant. Nous allons rentrer à la maison.

NICOLE, *docilement.* — Bien maman.

Mme MÉZELIN. — Je sais la peine que je te fais. Mieux vaut ne pas en parler !

NICOLE. — Tu sais, moi !...

Mme MÉZELIN. — Ça va... n'insiste pas. *(Elle a pris la main de Villeneuve.)* Adieu, mon cher maître, c'est toujours un plaisir, croyez-le, de serrer la main d'un honnête homme. Dis au revoir, Nicole.

NICOLE, *faussement timide.* — Au revoir, mon cher maître.

Mme MÉZELIN, *machinalement.* — On est bien contentes. *(Elle corrige aussitôt :)* Pour vous, naturellement !

Elle s'éloigne, suivie de Nicole, tête basse.

VILLENEUVE, *qui la rappelle au moment où elle s'éloigne.* — Nicole...

NICOLE. — De grâce ! *(Faussement pudique :)* Pour ma mère ! *(Puis, brusquement :)* Bon D..., mes frusques ?

Mme MÉZELIN. — C'est vrai ! On oubliait les valdingues !

Et les deux femmes sont passées rapidement dans la chambre.

VILLENEUVE, *excédé.* — Le mariage, les chèques, les frusques, les valdingues ! Tout de même !... Tout de même !... *(C'est alors que Mme Villeneuve est entrée, métamorphosée dans son allure et son accoutrement. Elle est élégante, enjouée, et, pour tout dire, plaisante à voir. Un temps. Villeneuve qui attire sa femme dans ses bras :)* Henriette !... Quelle joie de te revoir !... Comme tu es belle !... Et quelle bonne surprise !... Enfin, te voilà !... *(Très démonstratif :)* Tu es là ! Auprès de moi ! A moi !... Enfin !... Il était temps, tu sais ? Il était vraiment temps... Et tu ne dis rien, Henriette ?... Tu as fait bon voyage ?

HENRIETTE, *gaiement.* — Merveilleux !

VILLENEUVE. — Pas de pluie ? Pas d'incident de route ?...

HENRIETTE. — Pas d'incident de route ? *(Elle va alors jusqu'à la porte et introduit un monsieur, jeune encore, plutôt beau bien qu'un peu sévère et réservé ; il porte à la main une serviette d'homme d'affaires.)* Nous avons quitté Biarritz avant hier soir...

VILLENEUVE, *étonné.* — Nous ? C'est-à-dire ? Qu'est-ce que c'est ?...

HENRIETTE, *gaiement.* — Nous avons couché à Bordeaux. Nous avons visité hier les châteaux de la Loire. *(Triomphante :)* Chambord, Chenonceaux, tous les autres ! *(A Daquinet :)* C'était charmant, n'est-ce pas ?

DAQUINET. — Charmant !

HENRIETTE. — Tout cet imprévu de la route ! Tant de belles choses !

DAQUINET. — Qu'on ignore. C'est exact.

HENRIETTE. — On passe sa vie chez soi. Il fait si bon dehors.

DAQUINET. — Cela change, n'est-ce pas ?

HENRIETTE, *coquette.* — Agréablement ?

DAQUINET. — Très agréablement !

HENRIETTE. — Même pour un célibataire ?

DAQUINET. — Surtout pour un célibataire. Je bénis le hasard.

Henriette a dit tout cela avec désinvolture et enjouement. Villeneuve est pantois.

HENRIETTE, *à son mari embarrassé.* — Ça va, toi ?

VILLENEUVE, *éberlué.* — Ça va !

HENRIETTE. — Tard dans la nuit d'hier, nous avons eu une panne, pas trop loin d'une petite auberge, heureusement, où nous avons fait un excellent dîner.

DAQUINET. — Et quelle friture !

HENRIETTE. — Et le vin qui nous montait à la tête ! Pas de chambre malheureusement. Ou plutôt, un coin de secours assez peu confortable. Mais enfin, nous nous sommes débrouillés, n'est-ce pas ?

DAQUINET. — Pas mal. C'est de la chance.

VILLENEUVE. — Nous ? C'est-à-dire ?

HENRIETTE, *négligemment et de plus en plus amusée par la perplexité de son mari.* — Ça va, toi ?

VILLENEUVE, *gravement.* — Puis-je me permettre une question ? Qui est monsieur ?

HENRIETTE. — Nous nous sommes rencontrés au Miramar, figure-toi, le soir de mon arrivée. Madeleine venait de me quitter. J'étais seule. Nous avons dansé. Et depuis nous ne nous sommes guère quittés. Tu vois !... Ça va, toi ?

VILLENEUVE, *piteusement.* — Ça va !...

HENRIETTE. — A la bonne heure ! Dans tous les cas, il y a bien lontemps que je ne m'étais amusée pareillement en voyage !... J'ai d'ailleurs repris rendez-vous là-bas. L'architecte était en Espagne.

VILLENEUVE, *surpris.* — Comment ?... Tu repars ?

HENRIETTE. — Samedi ! Je profite de la Cadillac. Tu as bonne mine, dis-moi !

VILLENEUVE. — Tu trouves ?

HENRIETTE. — Moi aussi ?

VILLENEUVE. — Excellente.

HENRIETTE. — Tu vois ! Ça va !...

VILLENEUVE. — Je m'excuse, mais tu ne m'as toujours pas présenté ton compagnon de route. Il ne me semble pas anormal de m'informer. Tout de même !...

HENRIETTE. — Tu n'es guère physionomiste. Vous vous êtes vus au moins une fois, il y a de cela deux ans, à Biarritz, au cours d'une soirée que donnait la duchesse. Lui m'a reconnue tout de suite et m'a même rappelé certains détails très amusants de ce premier contact. *(Au visiteur qui répond de la tête :)* N'est-ce pas ?

DAQUINET, *assez froidement.* — La sympathie ne se commande pas. Bonjour, mon cher maître...

VILLENEUVE, *fraîchement.* — Bonjour, monsieur.

HENRIETTE. — M. Daquinet te dira d'ailleurs ce que tu lui dois, car il n'a pas permis que je règle les frais du voyage.

DAQUINET. — C'est vraiment bien peu de chose eu égard au plaisir. Je vous en prie.

VILLENEUVE. — Comment ? Vous êtes M. Daquinet ? L'industriel ?...

DAQUINET. — Mais oui, mon cher maître.

HENRIETTE. — A part ça, mon ami, tout s'est bien passé ici pendant mon absence ? Tu as bien mangé ?

VILLENEUVE, *sèchement.* — Très bien.

HENRIETTE. — Tu ne t'es pas trop ennuyé ?

VILLENEUVE, *même jeu.* — Du tout !

HENRIETTE. — Tout n'est qu'affaire d'habitude et personne n'est indispensable. Tu m'en vois ravie.

VILLENEUVE. — Je suppose que je dois l'être également !

HENRIETTE, *qui se poudre et se farde négligemment avec une coquetterie extrême.* — N'est-ce pas le mieux ? Et que de tracas seraient évités si chacun avait seulement l'esprit de respecter la liberté de l'autre. *(Elle lui offre familièrement une cigarette, lui donne du feu, avec un empressement voulu.)* Comme c'est simple pourtant ! Vraiment, ça va ?

VILLENEUVE, *nerveux.* — De mieux en mieux ! Ça va le diable !

HENRIETTE. — J'ajoute que M. Daquinet, qui s'était arrêté à Biarritz, retour de Madrid, a exprimé le désir de te consulter au sujet d'une affaire très importante, paraît-il. Il t'expliquera mieux que moi.

DAQUINET. — Quand vous voudrez, mon cher maître !

VILLENEUVE. — Je me réjouis du hasard...

DAQUINET. — Moi de même !

HENRIETTE, *triomphante.* — Moi aussi ! Tout est parfait. *(Et Mme Mézelin est entrée, suivie de sa fille, chacune un bagage à la main. Un temps. Leur étonnement est extrême. Elles ont laissé tomber leurs valises. Villeneuve ne comprend pas. Henriette, ravie de la situation, fait les présentations :)* Mon amie Nicole, Mme Mézelin, sa mère, M. Daquinet.

DAQUINET, *avec de grands yeux étonnés.* — Comment cela ?... Vous partez en voyage, mesdames ?

Mme MÉZELIN. — On rentrait !

HENRIETTE. — Nous autres, nous arrivons, après un séjour très agréable sur la côte. Nous avons même flâné en route puisque nous avions tout le temps. *(A Nicole :)* Ça va, toi ?

NICOLE, *réservée.* — Ça va ! Merci... *(Entre les dents :)* Ça alors !

Mme MÉZELIN, *qui fait contre mauvaise fortune bon cœur.* — Ça va même bien. *(A elle-même :)* Faut bien que ça aille !

DAQUINET, *glacial.* — Si je peux me permettre une simple question : qu'est-ce que vous faites ici toutes les deux ? Est-il indiscret de vous le demander ?

NICOLE. — Et vous, Michel ?

DAQUINET. — Permettez. Moi j'étais là où mes affaires m'appellent. Que sont les vôtres ? Et de quel voyage rentrez-vous ?

NICOLE. — Ça n'a rien de mystérieux, allez !

DAQUINET. — Mais encore ?

Mme MÉZELIN. — C'est enfantin. On vous dira ça. Plus tard !

NICOLE. — Quand nous saurons comment et pourquoi vous êtes vous-même ici.

DAQUINET. — Moi, je rentre d'Espagne ! Vous, de quel pays ?

VILLENEUVE *qui intervient candidement.* — Je vois que vous vous connaissez ?

Mme MÉZELIN. — Ce serait grave pour vous si vous ne vous en étiez pas aperçu !

DAQUINET, *à Villeneuve.* — Avant toute chose, mon cher maître, puis-je vous dire deux mots en particulier ? Ne pouvons-nous passer à côté ?

VILLENEUVE. — Je vous en prie.

DAQUINET. — Excusez-nous, mesdames. Ce que j'ai à dire est important et urgent. Voulez-vous que nous nous rencontrions dans la soirée ? Je serais désolé de vous retarder.

Mme MÉZELIN. — Prenez votre temps, on vous attendra ici ! Puisqu'on y est !

HENRIETTE, *volontairement calme et familière.* — Michel !... *(Un léger temps.)* Vous oubliez votre serviette !

DAQUINET. — Merci, chère amie...

VILLENEUVE, *qui le laisse passer.* — Après vous, monsieur Daquinet.

Les deux hommes sont sortis.

NICOLE, *scandalisée.* — Michel... ? Tu l'appelles Michel ?

HENRIETTE. — Michel, bien sûr ! Comme toi tu appelles mon mari Adrien !... Je ne vois pas où est le mal !

NICOLE. — Alors ça !... *(Presque dans un cri de douleur :)* Maman !

Mme MÉZELIN, *qui se lève.* — Permettez, madame Villeneuve...

HENRIETTE, *sèchement.* — C'est à votre fille que je m'adresse, madame.

Mme MÉZELIN, *qui se rassied.* — Excusez-moi ! *(A elle-même :)* Décidément, ça ne s'arrange pas très bien.

HENRIETTE. — Et maintenant à nous deux !... Donc nous nous sommes rencontrés par hasard ! Nous avons sympathisé tout de suite et décidé de faire route ensemble. Et si Michel s'est montré empressé et galant, ce n'est pas plus ma faute que ce n'était la tienne quand mon mari t'a fait la cour. A cela, nous ne pouvons rien, ni les uns ni les autres ! Et si aujourd'hui même, nous avons nous aussi, déjeuné ensemble *Au Fruit Défendu,* ce n'est pas toi, je pense, qui nous en feras reproche !

NICOLE. — Tu entends, ma mère ?

Mme MÉZELIN, *qui s'est levée.* — Permettez, madame Villeneuve...

HENRIETTE. — Je regrette, madame...

Mme MÉZELIN, *qui se rassied.* — Repos. Laissons Madame dire.

NICOLE. — Mais je suis veuve, moi, après tout !

HENRIETTE. — Et moi je suis mariée. *(Doucement :)* J'ai besoin aussi de me distraire.

NICOLE. — Tu permets ? J'ai connu Michel avant toi !

HENRIETTE. — Je connais mon mari, moi, depuis vingt ans !

NICOLE. — Je l'aime, Michel !

HENRIETTE. — Moi j'aimais Adrien !... Et je t'en ai fait le cadeau !

NICOLE. — Mais j'en ai plein les bras de vos cadeaux ! *(A sa mère :)* Cadeau de l'appartement, cadeau de son mari, cadeau de toute la famille ! Qu'est-ce qu'elle veut que je fasse de tous ces cadeaux-là !

HENRIETTE. — Que tu t'en débrouilles, ma belle !

NICOLE. — Tu as un fils, Henriette !

HENRIETTE. — Il ne tient qu'à toi d'en avoir. C'est à la portée de tout le monde.

NICOLE. — Pour ça, faudrait d'abord que je me marie. Elle est inouïe !

HENRIETTE. — En effet et à ton tour, tu verras la suite.

NICOLE. — Je saurai me défendre, tu peux dormir !

HENRIETTE. — De quoi te plains-tu ? Je te montre comment. *(Aimablement :)* Et un jour, toi aussi, tu l'auras ta Chinoise-!

NICOLE. — Elle en revient toujours à la Chine. Je me demande ce qu'elle lui a fait.

HENRIETTE, *aimablement.* — Peut-être ta rivale sera-t-elle même une excellente amie en qui tu avais toute confiance et qui, pour te remercier des services que tu lui auras rendus, te soufflera ta place. Tu me raconteras ça et je te consolerai !... Et je te conseillerai aussi. Je te dirai de partir en voyage et de ne pas rater l'occasion, si le hasard s'en mêle... Je me suis beaucoup amusée à Biarritz ! Et comme je comprends les épouses d'avoir, elles aussi, le goût de l'aventure... *(Gaiement :)* Cela change un peu de chez soi...

NICOLE. — Mais alors, moi ?...

HENRIETTE, *doucement.* — Tu dis toujours moi. Il y a *moi* aussi.

NICOLE. — Il y a moi d'abord. Et j'ai toujours été correcte, Henriette... Je rencontre un premier homme que j'épouse avec une belle situation. Il me veut. Je me marie. Passons. Il était beaucoup plus vieux que moi. Tans pis ! Je le savais. J'en ai fait mon affaire. Ça me regarde. Un an après, il tombe malade. Je me retrouve veuve comme avant, quand j'étais célibataire... C'est des accidents qui arrivent... Et ça n'est tout de même pas ma faute, sans vouloir m'excuser. Moins d'un mois après, je n'avais que le choix. J'ai quand même attendu. Est-ce vrai, maman ?

Mme MÉZELIN. — Les convenances, n'est-ce pas ?

NICOLE. — Aujourd'hui, je suis libre. Donc j'ai le droit.

HENRIETTE. — De quoi ?

NICOLE, *catégorique.* — De rien. Mais enfin, je peux... *(Avec évidence :)* Puisqu'il est mort !... Là-dessus, ton mari m'en raconte. Car c'est lui qui m'en a raconté, sans vouloir faire de peine à personne. Je dis non. J'aime Henriette. Pas d'histoires. Et c'est vrai que je t'aime, maman ?

Mme MÉZELIN. — C'est ça. Parlons sans nous énerver.

NICOLE. — Donc, parce que je t'aime, je me tiens sur mon quant à soi. Il insiste. Il m'en promet ! Il m'en raconte ! Je prends le large. Je vais à Cannes. J'y suis allée tout de même, non ?

HENRIETTE. — Tu en es même revenue.

NICOLE. — Là, tu me dis : « Mon mari est malade. A cause de toi. Il t'aime,.. Il geint. Il souffre. Il est minable ! Guéris-le ! Prends ma place ». On s'installe. Et pendant que je me dévoue, car, maman peut le dire, qu'est-ce qu'on a pu inventer pour qu'il soit purgé — le mot est de toi, sans vouloir revenir en arrière — tu me piques à Biarritz l'homme que j'aime et tu danses la samba avec lui !

HENRIETTE. — Pour commencer.

NICOLE. — Ce serait moi encore ! On me connaît et chacune est faite à sa mode. Mais toi ? qui as des principes, des propriétés, des relations, un mari, un fils ! Me faire ça à moi qui n'ai que ma mère ! Tout ce que tu voudras, Henriette, c'est pas bien. Oh non, c'est pas bien !

Mme MÉZELIN, *qui a levé le doigt pour demander la parole.* — Je peux.

HENRIETTE. — Je vous en prie.

Mme MÉZELIN. — Il est certain, madame Villeneuve, que nos deux positions ne sont nullement comparables, si vous me permettez de m'asseoir. Deux femmes seules, n'est-ce pas, vous savez ce que c'est et c'est beaucoup moins facile qu'on ne le croit. Bien sûr, ce ne sont

pas les propositions qui nous manquent et s'il fallait à toutes donner suite, on n'aurait plus le temps de prendre son bain... Le choix est très délicat, vous savez ! Croyez-moi, il faut nous laisser nous marier, madame Villeneuve !... On a du mérite dans son genre. Et on y a tellement mis chacun du sien ! *(Discrètement menaçante :)* Et puis, enfin, si j'allais raconter à M. Villeneuve que c'est vous qui nous avez priées de force ici, il s'étonnerait peut-être.

NICOLE. — Puisque ton mari ne peut plus me voir, qu'est-ce que tu voulais de plus ?

Mme MÉZELIN. — C'est un résultat !

NICOLE. — Il m'a dit : « Partez ! Avant de vous connaître, j'étais un homme heureux ! »

Mme MÉZELIN. — C'est tout de même gentil pour vous, faut être juste !

NICOLE. — On n'a même rien fait, c'est ce qu'il y a de plus fort.

Mme MÉZELIN. — Ou deux fois rien ! C'est si peu de chose. Faites un geste, madame Villeneuve, puisqu'on vous le rend en bon état ?... *(Sur un ton de prière :)* Pour sa mère !

NICOLE. — Henriette, fais ça pour moi !...

Mme MÉZELIN. — Depuis le temps qu'on ne fait que déménager !

NICOLE. — Et tu sais, Henriette ? Tu me connais, hein ? Je suis ce que je suis, mais je ne suis quand même pas une autre ! Eh bien, je te jure que si tu dis oui, aux hommes, maintenant je dirai toujours non. Si ça se trouve, tu seras fière de moi...

Mme MÉZELIN. — On vous le promet, madame Villeneuve !

NICOLE. — Et pour que je te promette ça, moi, avec tout ce que j'ai d'exigences, il faut vraiment que je t'aime !...

HENRIETTE. — Nous verrons. Et si...

Elle s'arrête quand apparaît Villeneuve, accompagné de Daquinet. Ils font de grands gestes emphatiques à la manière des avocats.

VILLENEUVE. — Je comprends que vous soyez furieux !

DAQUINET. — Mettez-vous à ma place !

VILLENEUVE. — Ce ne sont pas des procédés, j'en conviens !

DAQUINET. — Je n'aime pas beaucoup qu'on se paie ma tête !

VILLENEUVE. — Pourtant à votre place j'accepterais l'arbitrage. Votre position est très bonne. Naturellement, je plaiderai si vous me le demandez. Mais à mon avis, nous obtiendrons les vingt millions sans procès. A première vue, votre dossier est excellent.

DAQUINET. — Marchons comme ça, pour commencer. Je vous confie l'affaire... *(Un temps. Aux femmes :)* Alors, vous autres, mesdames ?

NICOLE ET SA MÈRE. — Ça va.

DAQUINET, *toujours imperturbable.* — Vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous faisiez ici ?

NICOLE. — Oh ! c'est très simple, allez !

Mme MÉZELIN. — Ça ne vaut même pas la peine d'en parler !

HENRIETTE. — Vous permettez. *(Elle prend un temps pour mieux savourer sa victoire. Nicole et sa mère ont une dernière inquiétude.)* Je peux tout expliquer ?

NICOLE. — Bien sûr. Enfin, ce que tu voudras !... *(A mi-voix :)* Attention quand même !

HENRIETTE. — Mais je vais dire la vérité tout simplement. Je devais m'absenter quelques jours. Je ne voulais à aucun prix laisser mon mari seul ici. Et parmi mes amies, j'ai choisi celle sur qui je pouvais le mieux compter pour tenir ma maison.

Mme MÉZELIN, *qui précise.* — Avec sa mère.

HENRIETTE. — Nicole est tellement sympathique !

DAQUINET. — Elle est charmante, c'est exact.

HENRIETTE. — Si affectueuse, si dévouée, si gaie et si sûre aussi...

Mme MÉZELIN, *à Daquinet.* — Mieux que cela, vous verrez ! Ma nature !

HENRIETTE, *ironique, à son mari.* — Ça va, toi ?

VILLENEUVE. — Ça va.

DAQUINET, *qui prend congé.* — Je suis heureux, madame, d'avoir fait votre connaissance. Mes hommages, mon cher maître. je vous appelle demain... Je suis désolé de vous séparer.

NICOLE, *dans un soupir faussement attristé.* — Il faut bien !

HENRIETTE. — C'est un crève-cœur !

NICOLE, *à l'oreille de sa mère.* — Les valdingues !

DAQUINET. — Où pourrai-je bien vous emmener dîner ce soir ?

HENRIETTE. — Mais au *Fruit Défendu ?*

DAQUINET, *toujours imperturbable.* — Bonne idée. Nous irons au *Fruit Défendu.* En route !... Et à bientôt.

NICOLE. — Je vous rejoins.

Il s'éloigne.

Mme MÉZELIN, *avant de sortir.* — Il n'a pas l'air très folichon, mais il est bien élevé ! C'est un vrai M. R. P...

Et elle s'en va.

NICOLE, *qui se jette dans les bras d'Henriette.* — Vois comme je suis ! Tu as failli me faire pleurer... Embrasse-moi encore, chérie.

HENRIETTE, *qui lui pince durement l'oreille.* — Va, ma Chinoise !

NICOLE, *heureuse tout de même.* — Au revoir et merci !

HENRIETTE, *calme et ironique.* — Entre amies !

NICOLE, *avant de disparaître.* — Comme tu dis ! Et si à l'occasion je peux te rendre service, ne te gêne surtout pas ! J'ai l'habitude !...

Nicole est sortie rapidement.

JEAN, *qui vient d'entrer et prend sa mère dans ses bras.* — Bonjour, ma petite maman. Tu es en pleine forme. C'est chic d'être là ! Qui est ce grand farfelu qui sort d'ici ?

HENRIETTE. — Mon amant !

JEAN. — Ton amant ?

HENRIETTE. — Lui ne le sait pas, mais tout le monde l'a cru.

Villeneuve est entré à son tour visiblement soulagé. Il a pris un air innocent. Il s'est installé, avec un immense soulagement, dans un fauteuil.

JEAN. — A propos, j'ai tes cigarettes, on partage ?...

Il lui donne un paquet et garde la cartouche et la monnaie, bien entendu.

HENRIETTE. — Ça va ?

VILLENEUVE. — Enfin, tu me débarrasses de cette folle !

HENRIETTE, *gentiment.* — Chut !

VILLENEUVE. — Pourquoi « chut » ?

HENRIETTE ET JEAN, *ensemble.* — Chut !

VILLENEUVE, *avec conviction.* — Ce que j'ai pu endurer pendant ces cinq jours ! Si tu savais, Henriette !

HENRIETTE. — On le sait, mon ami, on le sait ! Tout le monde le sait !

VILLENEUVE. — Et encore, grâce à toi, ce dossier que Daquinet me confie va me rapporter un million.

HENRIETTE. — Je suis vraiment gentille, n'est-ce pas ?

JEAN, *qui s'est levé d'un bond, triomphant.* — Hurrah !

VILLENEUVE. — Tu ne vas pas mieux, toi, non ?

JEAN. — Ah ! si, alors ! Cinq mille balles, quatre-chevaux, Mégève, kayak... Merci, papa... *(Il l'embrasse.)* Comme client, toi alors !... *(Avec amour et reconnaissance.)* Merci, maman !

Avec enthousiasme, il emporte sa mère dans ses bras.

VILLENEUVE. — Ils sont fous !

HENRIETTE, *qui s'est dégagée et s'est plantée devant son mari.* — Ça va, toi ?

Et, le plus gentiment du monde, mais sèchement tout de même, elle lui donne une gifle amicale qu'il n'attendait pas.

VILLENEUVE, *qui se frotte la joue piteusement.* — Ça va !

RIDEAU

Villeneuve. Henriette.

Mme Mézelin Nicole. Henriette.

6 VILLENEUVE. — *Henriette !... Quelle joie de te revoir !...* (ACTE III.)

7 HENRIETTE, qui fait les présentations. — *Mon amie Nicole, Mme Mézelin sa mère.* (ACTE III.)

8 NICOLE. — *Je l'aime, Michel !*
HENRIETTE. — *Moi j'aimais Adrien !... Et je t'en ai fait cadeau !* (ACTE III.)

9 Mme MÉZELIN. — *Pour sa mère... !* (ACTE III.)

10 JEAN. — *Merci, Maman !*
VILLENEUVE. — *Ils sont fous !* (ACTE III.)

(Photographies Lipnitzki.)

Nicole. Henriette.

Nicole. Mme Mézelin. Henriette.

Henriette. Jean. Villeneuve.

"MON MARI ET TOI" DEVANT LA CRITIQUE

APR 25 1952

ROGER-Ferdinand, s'il est, comme nous le savons, un auteur dramatique célèbre et applaudi, est aussi, et on le sait moins, un philanthrope. La nouvelle pièce qu'il nous offre nous apporte, en effet, l'éclatante confirmation d'un talent éprouvé, en même temps qu'elle nous montre un cœur généreux et compatissant, gardien jaloux des ménages et bienfaiteur des époux.

Excellent sujet de comédie que Roger-Ferdinand a traité avec beaucoup d'adresse et de brio, en maître psychologue et surtout en observateur pénétrant du cœur féminin. Départ peut-être un peu lent ; mais dès le milieu du premier acte, la pièce prend son essor et elle conservera son rythme et sa hauteur jusqu'à la dernière réplique. Nous sommes séduits par l'étude nuancée des caractères et par la qualité d'un dialogue pétillant. On retrouve ici avec plaisir l'auteur d'*Un Homme en Or* et de *La Foire aux Sentiments*.

Sous son aspect souriant, *Mon Mari et Toi* est certainement l'une des œuvres les meilleures et les plus profondes que Roger Ferdinand ait écrites.

Lysiane Rey, déjà remarquée dans *L'Homme de Joie*, trouve ici un rôle à sa taille. Sa fantaisie débordante et son air canaille font merveille. C'est une môme Crevette en plein épanouissement.

ANDRÉ RANSAN,
dans *Ce Matin-Le Pays*.

ON retrouve dans cette femme légère et vaniteuse, sotte et rusée, pleurarde et coléreuse, et d'une magistrale mauvaise foi dans la discussion, comme un écho et un reflet de la *Cruche* de Courteline, dans *J'en ai plein le dos de Margot*, des héroïnes de Feydeau dans *Feu la Mère de Madame* et dans *Mais n'te promène donc pas toute nue...* Et le personnage interprété par une Cassive de vingt ans, Lysiane Rey, débordante de bagoût, de verve, de drôlerie, atteint à la grandeur d'un type, brûle les planches et crève le cadre.

Mon Mari et Toi mérite le succès des *J 3* du même auteur, Roger-Ferdinand. S'ils l'ont, on n'a pas fini de rire aux Capucines.

PAUL GORDEAUX,
dans *France-Soir*.

DANS l'éventail dramatique, il existe un genre bien défini qui est la comédie style « Capucines ». On pourrait lui appliquer la recette de certaines pâtisseries ; une pâte légère, finement feuilletée, avec une garniture relevée d'une pointe de piment. Cela se déguste du bout des dents et laisse au palais un souvenir qui, pour être fugitif, n'en est pas moins agréable à l'instant de la consommation.

La pièce nouvelle de M. Roger-Ferdinand, *Mon Mari et Toi*, est le modèle du genre.

MAX FAVALELLI,
dans *Paris-Presse*.

PIÈCE facile dira-t-on ? Je ne sais. Pièce du genre « article de Paris » c'est léger, fait de rien, tulle sur laiton, ruban coupé et noué, bonbons habillés de papillotes brillantes... Mais il est des jours, voyez-vous (après trop de spectacles prétentieux ou sommaires), où l'on préfère une boîte de chocolats joliment présentée à tous les pavés de l'ours, mal dégrossis, qui se sont dit porteurs d'hermétiques messages. Etrange entreprise que de faire rire les honnêtes gens, disait déjà Molière. Il faut peut-être, en effet, tout un art et beaucoup de virtuosité point tant négligeable, pour occuper agréablement le loisir des plastrons rebondis, des astrakans neufs et des visons tout frais...

Samedi-Soir.

VIVE, alerte, dépourvue de toute prétention, mais conduite d'un bout à l'autre avec dextérité, la comédie de Roger Ferdinand a brillamment réussi.

Il faut dire — et Roger Ferdinand ne me désavoue pas — que rarement une pièce bénéficia d'une interprétation égale à celle-ci On ne saurait montrer plus de grâce, d'humour délicat, de frémissante féminité que Mme Renée Devillers, dont le personnage « ondule » sans cesse entre cette fantaisie et cette vérité précisément, à quoi je viens de faire allusion. A ses côtés M. Mauricet (le mari) a enchanté une fois de plus par l'incisive et spirituelle malice de son jeu ; M. Robert Seller fut un réjouissant docteur « Tant pis » ; M. Michel François, un adolescent à la page, gracieux et souple souhait ; M. Georges Grey un prestigieux financier de ville d'eau et, dans deux scènes trop brèves à notre gré, Mme Pauline Carton, interprète de grande classe, a mis la salle en joie par sa cocasserie.

Quant à Mme Lysiane Rey elle a été l'éclat, le rayonnement de la soirée ! On ne saurait trouver de mots pour célébrer comme il conviendrait ses dons exceptionnels de comédienne, diverse, irradiante de drôlerie spontanée c'est un dynamisme « percutant », pourrait-on dire.

EDMOND SEE, dans *Opéra*

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 1er trimestre 1952